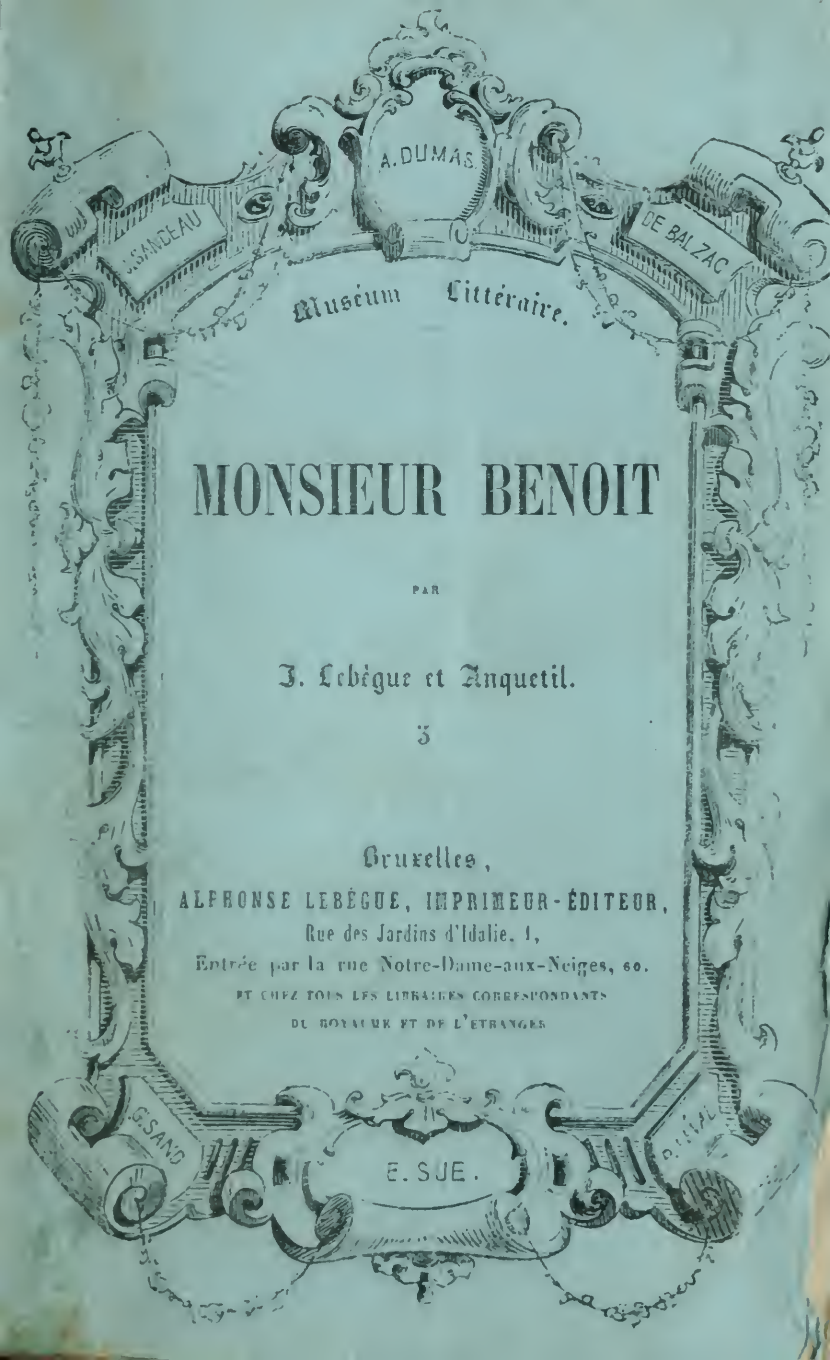

A. DUMAS.
SANDEAU
DE BALZAC
Muséum Littéraire.
MONSIEUR BENOIT
PAR
J. Lebègue et Anquetil.
3
Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue des Jardins d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ETRANGER
G. SAND
E. SUE.

MONSIEUR BENOIT.

Bruxelles. — Imp. d'Al. Lebègue.

MONSIEUR BENOIT

PAR

J. Lebègue et Anquetil.

5



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue des Jardins d'Idalie, 1.

Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, co

1854

I

D'Orléans aux bords du Loiret, il n'y a guère que la distance d'une petite lieue de poste. Après avoir fait ce court trajet, si l'on désire pousser plus loin, jusqu'au village d'Olivet, par exemple, afin d'y faire connaissance avec ses bons fromages bleus, il faut traverser un vieux pont dont le dos d'âne portait jadis, en manière de reliques, une chapelle sous l'invocation de la Vierge et de son divin enfant.

C'est quelque chose de merveilleux que la perspective dont on jouit du haut de ce vieux pont; d'un seul coup d'œil, on y embrasse toutes les beautés les plus diverses de la nature.

Aux deux tiers du mois de septembre, par une belle journée, à l'heure où la chaleur commence à s'amortir, deux personnes immobiles à quelques pas l'une de l'autre, contemplaient du milieu dudit pont d'Olivet l'ensemble de ce ravissant paysage; plongées dans une sorte d'extase, muettes d'admiration, elles ne songeaient même pas à se communiquer réciproquement leurs sensations.

C'étaient un monsieur et une dame.

Le roulement d'un cabriolet qui s'avançait vers eux par l'une des extrémités du pont les tira de leur contemplation. Lorsque le véhicule arriva au dos d'âne, il n'alla plus qu'au pas, ce qui permit au monsieur dont nous venons de parler de s'approcher du conducteur et de lui demander à voix basse quelques renseigne-

ments. Le maître du cabriolet étendit alors le bras dans la direction d'un groupe de maisons de campagne situé dans la plaine aux environs du château de Lafontaine, et désigna plus particulièrement à l'attention de son questionneur l'une de ces habitations ; puis, après avoir indiqué un chemin qui y conduisait, il fouetta son cheval et s'éloigna.

Dès qu'il eut remercié l'obligeant voyageur, le monsieur revint près de sa compagne, et ils rebroussèrent chemin, comme s'ils eussent voulu retourner à Orléans.

Cependant, à une centaine de pas du pont, ils prirent une voie qui contournait le château de Mainville, et ensuite ils entrèrent dans un sentier que bordaient deux haies vives.

Le monsieur était un homme âgé; quoique son extérieur fût calme, posé, heureux, il prêtait peu d'attention aux charmes de la nature et marchait d'un air pensif sur le bord du fossé, la tête basse et l'esprit visiblement dominé par de graves réflexions.

La dame ou la demoiselle était une jeune femme fort jolie, fort souriante, et ne semblant pas partager la préoccupation du vieillard; elle allait et venait, cueillait des fleurs ou s'arrêtait à écouter le gazouillement des oiseaux. Tout à coup le vieillard, dont elle s'était écartée à une certaine distance, l'appela par son nom.

— Laurence, Laurence! cria-t-il.

Elle vint à lui sur-le-champ.

— Vous m'appelez, mon bon monsieur Benoît? Est-ce que vous allez me dire enfin où nous allons?...

A cette question, qui contenait un reproche enjoué, M. Benoît répondit :

— Laurence, j'ai cru devoir vous taire le but de la démarche que je vais faire, ainsi que le nom de la personne que nous allons visiter; cependant il est indispensable que je vous prévienne que ce quelqu'un-là est une dame dont l'opinion à votre égard peut avoir une grande influence sur votre avenir et sur notre félicité à tous. Vous savez qui j'entends comprendre dans le mot tous, n'est-ce pas?

Laurence rougit et baissa les yeux ; son silence était une réponse.

— Quant au nom de cette dame, ajouta le vieillard, si je ne vous le fais pas connaître dès à présent, c'est afin de ne pas trop vous émouvoir à l'avance et aussi pour me laisser à moi-même toute la responsabilité de mon acte : au surplus, vous ne tarderez pas à l'apprendre ; mais gardez-vous, je vous en supplie, de témoigner aucune surprise en me l'entendant prononcer ; relativement à la manière dont vous devez agir avec cette dame, je n'ai rien à vous prescrire ; soyez vous-même, cela suffit... c'est le sûr moyen de lui plaire.

— Mon excellent monsieur Benoît, reprit Laurence après une pause de courte durée, vous êtes un véritable enchanteur : hier matin vous m'engagez à faire avec vous une excursion de quelques jours aux environs de Paris pour y croquer quelques paysages, je m'empresse d'accéder à vos désirs, et voilà que nous passons la nuit en diligence, et, une fois arrivés, que

nous partons pour la campagne sans nul attirail de peinture; tout cela m'a bien étonnée... j'étais loin de croire qu'il se préparât quelque chose d'aussi solennel... Maintenant je présume que, pour que vous vous soyez dérangé de vos habitudes au point de quitter Paris, il a fallu que vous fussiez poussé par des considérations bien importantes et qui me sont personnelles... Néanmoins je tiendrai compte de la recommandation que vous venez de m'adresser et, quoique je ne voie pas bien clair dans vos desseins, je m'abandonne à vous avec une entière confiance...

— Merci, Laurence... A propos, souvenez-vous que vous êtes ma fille!

—Eh! comment pourrais-je l'oublier un seul instant!

Tout en causant ainsi ils arrivèrent devant une jolie maison de campagne à laquelle était attenante une ferme avec ses dépendances. La maison de maître, assez étendue, était précédée d'un parterre émaillé de fleurs et garni d'arbres

fruitiers nains; au delà du parterre, une verte pelouse au milieu de laquelle se trouvait un bassin avec jet d'eau. Juste en face de la maison, la charmille formait un pavillon de verdure, ouvert tant du côté du jardin que du côté de la rivière du Loiret.

Après avoir considéré d'un œil satisfait cette propriété, M. Benoît agita la clochette, dont le cordon était adapté à une porte donnant sur le sentier.

Quant à Laurence, elle avait cessé d'admirer la beauté des sites, s'était repliée en elle-même et se sentait tout en émoi.

Une bonne grosse paysanne, aux bras dodus, aux joues rosées, vint ouvrir aux étrangers.

— Pourrions-nous être présentés à votre maîtresse? demanda le vieillard.

— Oh! certainement, monsieur, madame est à son belvédère, elle y lit sa gazette.

Ils traversèrent le jardin.

Dans le cabinet de verdure se trouvaient : une table, une chaise longue, une banquette et

quelques autres meubles de bois en grume; sur la table, deux corbeilles : l'une contenant des ouvrages d'aiguille, des pelotons de laine, des écheveaux de soie; l'autre une pile de feuilles périodiques. Au frais et à l'ombre des lambris de feuillage, une vieille dame était occupée à lire. Au bruit de la clochette de la porte d'entrée, elle avait relevé la tête, s'était interrompue et tournait ses regards du côté par où elle pressentait qu'allaient venir les visiteurs.

A une certaine distance du pavillon, M. Benoît s'arrêta :

— Instruisez votre maîtresse, dit-il à la servante, que nous désirons avoir l'honneur de lui parler.

La campagnarde joufflue exécuta son ordre et revint aussitôt lui dire que madame était prête à les recevoir.

En effet la maîtresse de la maison venait à leur rencontre.

C'était une dame d'une cinquantaine d'années, qui avait dû être fort belle et qui conser-

vait encore des restes de la beauté de sa jeunesse. Quoiqu'elle fût un peu pâle de teint, sa figure, type dans l'espèce, révélait une bienveillance innée que mitigeait cependant une teinte de dignité austère; bref, toute sa personne dénotait une exquise distinction. Elle portait une robe de soie noire et un bonnet de dentelles.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient les uns des autres, Laurence, frappée de plus en plus d'une certaine ressemblance, devina tout à coup la cause de l'incertitude dans laquelle M. Benoît l'avait laissée au sujet de ce qui allait survenir, et elle se mit à trembler bien fort.

On se salua de part et d'autre en s'abordant, puis la vieille dame invita avec urbanité les étrangers à venir se reposer sous la charmille.

Dès que chacun s'y fut convenablement installé, M. Benoît exposa en ces termes le but de sa visite :

— Madame, lui dit-il, nous habitons Paris, où je suis propriétaire. La santé de ma fille

s'étant sensiblement altérée depuis quelque temps (la dame jeta avec intérêt un regard sur Laurence qui, effectivement, était fort pâle en ce moment), les médecins lui ont prescrit d'aller habiter pendant quelques semaines sur les bords du Loiret. La fraîcheur des eaux, l'agrément des sites, les propriétés balsamiques de l'air qu'on y respire, tout, m'ont-ils affirmé, contribuerait à opérer une diversion favorable à ma chère malade. — Nous nous sommes donc soumis à leur ordonnance. Arrivés de ce matin à Orléans, nous nous mîmes tout de suite en course pour nous chercher une habitation dans ce pays où, par malheur, nous n'avons aucune connaissance. — Il y a à peine une demi-heure, qu'étant sur le pont d'Olivet, je priai un monsieur de m'indiquer quelque maison de campagne hospitalière, pour un bref laps de temps. Il eut la complaisance de me désigner la vôtre, madame, ajoutant que vous y étiez seule, ce qui vous permettrait peut-être de nous céder deux ou trois pièces... Voilà, madame, ce qui nous

a procuré l'avantage de venir vous présenter nos respects.

— Il est vrai, monsieur, répliqua la vieille dame, qu'il n'y a que moi qui habite cette campagne; mais, veuillez excuser la franchise de mon discours : jamais nul étranger n'y a logé, depuis trente ans que j'y demeure : c'est ici que j'ai perdu mon époux, c'est ici que j'ai élevé mes deux enfants : un fils actuellement en voyage dans les Pyrénées (à ces mots Laurence fut sur le point de s'évanouir), et une fille, madame de Marans, qui ne m'a quittée que le jour de son mariage. Pourtant, monsieur, je suis mère; je sais ce que j'aurais donné pour obtenir, en cas de maladie de mes enfants, quoi que ce fût qui pût les soulager; aussi, eu égard à la sainteté du motif que vous invoquez, je mettrai volontiers quelques pièces à votre disposition...

— Que d'obligations ne vous aurai-je pas pour votre extrême bonté! dit M. Benoît en s'inclinant; c'est un véritable service que vous me rendrez là, madame... comptez sur toute notre gratitude...

Laurence, elle, ne put proférer une parole de remercîment... elle était trop bouleversée et trop profondément émue à l'idée d'habiter sous le même toit que la mère de celui dont l'image emplissait son âme.

— Ah ! poursuivit la bonne dame, c'est que ces appartements ne sont pas meublés avec le luxe auquel vous êtes peut-être habitués, vous autres habitants de Paris... que voulez-vous ? ce sont des meubles de famille et j'y tiens pour les souvenirs qui s'y rattachent.

— Oh! mon Dieu, madame, peu importe; ce que nous sommes venus chercher dans cette retraite, nous ne pourrions le trouver nulle part mieux que chez vous...

— Il sera donc fait selon votre désir.

— Veuillez agréer derechef l'expression de ma reconnaissance, madame... Quant à ce qui est de la question d'argent, ceci n'occasionnera nulle difficulté entre nous, car j'accepterai vos conditions quelles qu'elles soient...

— Vous m'avez devancée, monsieur, j'allais

vous soumettre une observation analogue.

La conversation se déplaça ; on causa beaux-arts, poésie, littérature. Laurence ne se mêla que fort peu à l'entretien ; mais lorsqu'elle le fit, ce fut avec une convenance, une discrétion exquises, et surtout avec un remarquable à-propos.

Vint un moment où M. Benoît, avec intention peut-être, fixa son regard sur la pile de journaux qui se trouvaient dans l'une des deux corbeilles ; la vieille dame, à qui cela n'échappa point, lui dit en souriant :

— A voir ce tas de journaux, vous me prenez sans doute, monsieur, pour une ardente politique?... Détrompez-vous, je vous en prie. Ce que je lis dans ces gazettes, qui au surplus ne sont pas récentes, c'est le feuilleton... Vous excuserez ce goût frivole en apparence chez une femme de mon âge en sachant que c'est mon fils qui est l'auteur du roman que *le Siècle* donnait à ses abonnés à l'époque de la publication des numéros que vous voyez...

— Me permettez-vous, madame? demanda le vieillard en se dressant à moitié pour avoir l'air d'examiner de quel nom était signé le roman dont il était question.

— Comment, monsieur!... mais avec plaisir, répondit-elle en poussant la corbeille vers lui.

— Ah bah! s'écria M. Benoît; c'est signé : Octave de Melval... Ainsi ce jeune homme de talent est votre fils... je vous en fais mes compliments sincères, madame...

M. Benoît reprit place sur son siége.

— Le connaîtriez-vous? dit avec feu madame de Melval.

— De réputation, beaucoup... je suis un de ses plus chauds partisans et un de ses lecteurs les plus zélés : son style, le genre sentimental qu'il a adopté, sa manière de faire dénotent en lui une organisation d'élite : cela, et bien d'autres choses encore, me plaisent infiniment en lui. Ah! que d'heures agréables m'a fait passer monsieur votre fils!... Après un pareil aveu auriez-vous bien le courage, ajouta le vieillard

en accompagnant sa demande d'un sourire malicieux, de me renvoyer le reproche de frivolité que vous craigniez que je ne vous adressasse?

— Je ne suis pas compétente en cela, répondit madame de Melval sur le même ton, car je serais juge et partie... Ce que je puis vous dire, monsieur, c'est qu'il y a fort à parier que vous êtes absous dans mon esprit.

— La plupart des mères penseraient comme vous, madame... Mais, tenez, le croiriez-vous? j'ai assisté au moins dix fois à la représentation de son drame *Misanthropie et repentir;* je le sais par cœur pour ainsi dire; quel dommage qu'il n'en ait pas produit beaucoup de semblables!

— Que vous êtes heureux, vous! s'écria la bonne mère; vingt fois j'ai été tentée de faire le voyage de Paris tout exprès pour avoir le plaisir de voir sa pièce interprétée par des artistes éminents. Mais comme je fais valoir moi-même cette propriété ainsi que le bien de mon fils, il s'est trouvé quelques obstacles qui m'en ont empêchée, de sorte que je n'ai pu la voir que ren-

due par des acteurs de second ordre, qui certes n'en font pas ressortir toutes les beautés...

— C'est réellement fâcheux, madame, car ce drame a été parfaitement joué à la Gaieté... — Ah! vous devez sans doute savoir que le chef-d'œuvre de monsieur votre fils a été remis à la scène il y a environ six à sept mois...

— Oh! oui, monsieur... maintenant vous devez comprendre que, puisque je lis les feuilletons, je dois aussi jeter un coup d'œil sur la quatrième page de mon journal de Paris.

— C'est une curiosité trop naturelle, pour que je puisse vous en blâmer, madame... En ce qui me concerne, et si vous daigniez m'autoriser à cette licence, je mettrais à profit l'analogie de mes goûts avec ceux de M. Octave pour m'entretenir parfois avec vous de ses divers ouvrages...

— Oh! c'est moi qui vous en serai bien reconnaissante... Mais, monsieur?...

— Mon nom est : Benoît, madame; et Laurence, celui de ma fille...

— Monsieur Benoît, il me semble que mademoiselle Laurence n'est point à son aise ici... regardez comme elle est pâle...

— En effet, madame... la fraîcheur de ce salon de verdure, le voisinage de l'eau ont pu l'indisposer.

— Souffririez-vous, mademoiselle? demanda à Laurence madame de Melval avec un accent de vive sollicitude. Rentrons, vous vous remettrez plus facilement lorsque vous serez dans un lieu clos... Que je suis étourdie, mon Dieu! moi qui n'ai pas songé à vous offrir des rafraîchissements...

— Que de bonté, madame! je serais au désespoir de vous importuner déjà...

— Je sais ce que monsieur doit éprouver de peine à vous voir souffrir, mademoiselle.

On se dirigea vers le salon qui était de plain-pied avec le jardin. Madame de Melval appela sa servante, lui ordonna de servir à Laurence de l'eau, du sucre et de la fleur d'oranger, puis elle conduisit M. Benoît aux appartements, situés

au premier étage, qu'elle consentait à lui céder. Le vieillard se montra enchanté; tout se trouvait à sa convenance : pour lui, une grande chambre fort commode; pour sa fille, deux jolies pièces communiquant entre elles; beaucoup d'air, une vue magnifique : c'était à ravir; il n'aurait rien pu souhaiter de plus.

Quant à madame de Melval, depuis qu'elle savait que cet étranger à la figure si respectable partageait son admiration pour Octave, elle lui aurait volontiers offert la moitié de sa maison; aussi, ne fit-elle nulle façon pour accéder à la prière que lui adressa le vieillard de vouloir bien les admettre régulièrement à sa table, sa fille et lui.

— Que mademoiselle votre fille paraît douce et bonne, monsieur! disait madame de Melval, alors qu'ils s'apprêtaient à aller rejoindre Laurence; quel honnête maintien, quelle tournure élégante! comment doit-elle donc être lorsqu'elle est bien portante, pour être si belle étant souffrante?... Sa voix a des inflexions

suaves qui vous caressent l'oreille et vont au cœur... Vous êtes un heureux père, monsieur!

— Vous ne la connaissez pas encore, madame... J'ose espérer que, plus tard, lorsque vous serez à même de porter sur elle un jugement motivé, votre opinion ne sera pas moins favorable pour ma fille.

— Je suis exactement de votre avis, monsieur... aussi, croiriez-vous que je me retrace déjà le chagrin que j'aurai quand vous nous quitterez?

— Vous vous consolerez, madame, par la présence de monsieur votre fils .. Il saura aisément combler le vide passager que nous laisserons après nous... Que vous devez être une heureuse mère, si madame votre fille ressemble à son aimable frère!...

— Oh! oui, monsieur... ma fille (elle habite Orléans) a fait un mariage très-sortable, très-avantageux sous tous les rapports... elle le méritait bien, car elle a toutes les vertus, toutes les qualités, et aussi beaucoup d'agréments

physiques... du reste, vous la verrez, monsieur; car elle vient ici de temps en temps... Quant à mon fils, ah! je voudrais, monsieur, que vous fussiez ici lorsqu'il reviendra de son voyage dans les Pyrénées... vous seriez émerveillé des démonstrations de tendresse qu'il me prodiguera... il y a huit jours que je n'ai reçu de lettre de lui; il nous reviendra probablement dans un mois à peu près, vers la fin d'octobre... Jamais, monsieur! jamais ce cher enfant ne m'a causé un chagrin réel... c'est un cœur d'or!...

— Je n'en doute nullement, madame; à Paris, où son nom grandit de jour en jour, il jouit de l'estime générale. Je suis très au courant de la chronique littéraire parisienne, tant en ce qui a trait aux écrits qu'aux actions des hommes de lettres, eh bien, sachez, madame, que je n'ai jamais entendu circuler, sur son compte, le moindre bruit défavorable; pourtant, Dieu sait si les auteurs, au point de vue des mœurs, ne se montrent pas souvent un peu légers!

— Ce que vous me dites là, monsieur, me procure un vif contentement... Ah! ils ne ressemblent pas à mon fils, ces messieurs!... en effet, je serais assez portée à supposer que, parmi eux, il en est qui ne reculent pas devant l'emploi de moyens peu honorables afin d'affliger, soit dans leur bonheur, soit dans celui des personnes qui leur sont chères, ceux de leurs confrères dont ils sont jaloux.

— Ce n'est, hélas! que trop fréquent, madame.

Quoi qu'il fût évident pour M. Benoît que madame de Melval faisait ici allusion à la lettre anonyme qui lui avait été écrite avant le départ de son fils pour les Pyrénées, le vieillard ne crut pas que le moment fût opportun pour détruire ses soupçons au sujet de quelque écrivain envieux des succès d'Octave.

—Eh bien, mademoiselle, êtes-vous entièrement remise de votre subite indisposition? demanda madame de Melval en entrant au salon.

— Tout à fait, madame, et je vous sais un gré

infini de votre obligeance, répondit Laurence dont les joues avaient repris de fraîches couleurs.

— Laurence, ajouta M. Benoît, vous serez admirablement logée ; de votre appartement vous pourrez dessiner une foule de points de vue.

— Monsieur, dit la vieille dame en s'adressant au vieillard, voici le portrait de mon pauvre mari... il est au ciel, monsieur!... ceci, c'est celui de ma fille... Célestine, madame de Marans... n'est-ce pas qu'elle est belle aussi?...

— Oh, oui, madame! répondirent à la fois M. Benoît et Laurence.

— Tenez, voilà mon Octave... Comment trouvez-vous sa physionomie?

— C'est le reflet vivant de la belle âme qui perce dans toutes ses œuvres, madame, dit le vieillard.

La bonne mère le remercia par le plus éloquent des regards. — Laurence, si la pudeur n'eût pas retenu sur ses lèvres l'expression de

son jugement, eût probablement été encore mieux récompensée.

Il fut ensuite convenu entre madame de Melval et M. Benoît que, dès l'après-midi du lendemain, lui et sa fille pourraient prendre possession du logement qui allait leur être affecté; puis on se sépara, très-satisfaits les uns des autres.

—

— Mon Dieu! monsieur Benoît, disait la jeune femme lorsqu'elle se retrouva seule avec le vieillard sur l'étroit sentier, vous avez failli me faire mourir d'émotion. Je ne savais quelle contenance garder; vingt fois j'ai cru que mon trouble allait découvrir votre supercherie!...

— La surprise du plaisir est donc plus difficile à maîtriser que celle de la peur, mon enfant? lui demanda le vieillard d'un air narquois.

Laurence ne répondit pas. — Il y eut un instant de silence. M. Benoît ne pouvait dissi-

muler sa joie, elle débordait; celle de la jeune femme était plus réservée, mieux contenue; en outre, elle était elle-même toute craintive, car quelques nuages planaient encore sur son bonheur.

— Croiriez-vous, finit-elle par dire à son bienfaiteur avec une sorte d'hésitation, que dès que je me suis trouvée seule dans ce salon, j'ai eu aussitôt un vertige dont les effets étaient analogues à ceux d'une vision?...

— Hum! hum!... erreur de l'imagination que tout cela, ma chère amie...

— A force d'examiner les portraits du père, de la mère et de la sœur d'Octave, rapprochés ainsi du sien, il me sembla que les trois premières figures s'animaient, prenaient un corps, et descendaient de leur cadre pour venir m'expulser de cette maison où vous m'aviez introduite par la ruse... Je me suis troublée; j'ai failli crier... Cependant, lui, s'étant aperçu de mon extrême agitation, s'est mis à leur parler avec une chaleureuse éloquence...

je les vis prêts à se laisser toucher; alors je les suppliai en un tel langage des yeux et du cœur, qu'ils se sont apaisés peu à peu, et enfin qu'ils ont consenti à me pardonner... Ah! si ce rêve pouvait se réaliser!...

— Espérons, ma fille, en celui à qui rien n'est impossible... oui, je me plais à le croire, il ne me punira pas du stratagème que je me suis permis en cette circonstance : il était nécessaire et il ne nuit à personne...

— Pourtant! si madame de Melval venait à savoir que je ne suis point votre fille... Mais que dis-je? ne faudra-t-il pas que vous le lui appreniez tôt ou tard?... Et alors, quels reproches ne sera-t-elle pas en droit de nous adresser pour avoir ainsi abusé de sa confiance!...

— Que voulez-vous, Laurence! élevons nos cœurs vers Dieu... peut-être que, nous voyant en cette extrémité, dans sa miséricorde, il songera à nous venir en aide!

II

Voilà donc le vieillard et la jeune femme installés chez madame de Melval.

L'intimité ne tarda pas à s'établir entre eux ; mais n'anticipons pas sur les événements et suivons pas à pas la marche des faits.

Le jour après celui de leur arrivée chez elle, la mère d'Octave, encore très-active pour son âge, leur fit voir en détail le domaine des Charmettes, qu'elle faisait valoir elle-même,

secondée par un fermier à gages. Cette tournée lui fut une occasion de passer une inspection minutieuse de la propriété qui constituait son douaire de veuve et de se rendre compte de certaines parties du service, dont, depuis quelque temps, la lecture des feuilletons de son fils lui avait fait un peu négliger la surveillance. — Cependant, elle fut agréablement surprise, car tout était dans un ordre admirable.

M. Benoît s'aperçut vite avec quel empressement, quelle ponctualité, quelle précision on suivait les recommandations de madame de Melval, quoique tous ses ordres fussent donnés avec une inaltérable douceur. Il ne put donc s'empêcher de la féliciter des résultats qu'obtenait son système de régie.

— Ah! ah! c'est que, voyez-vous, je suis également bonne et sévère : avec ceux qui font leur devoir, je suis toujours bonne; avec ceux qui ne le font pas, je suis très-sévère; je leur pardonne une fois, deux fois (pour les choses graves bien entendu), et c'est tout... Voilà

le secret de ma florissante administration.

Laurence, qui était présente pendant que madame de Melval prononçait ces paroles, détourna la tête, cherchant à lui cacher son agitation craintive; le vieillard, lui, demeura impassible : « Deux fois, pensait-il en lui-même, c'est plus qu'il ne nous faut. »

Le surlendemain, madame de Melval fit atteler son cabriolet et mena ses nouveaux hôtes à une propriété située à une lieue et demie de là, dans la plaine de Saint-Denis, près du canal qui, prenant son embouchure sur la Loire au village de Combleu, va se mettre en communication avec la Seine, à Moret, au-dessus de Montereau.

Ici, c'était bien autre chose : réellement, le domaine eût pu servir de ferme modèle. La mère d'Octave s'y montra à nos amis plus sévère envers le fermier qu'elle ne l'avait été envers celui qui était chargé de son domaine du Loiret. — M. Benoît lui ayant demandé la cause de cette différence dans sa manière d'être :

— Cette propriété, lui répondit-elle, appartient à Octave, et je ne la régis qu'en son nom, dans le but de lui épargner des soucis, des embarras qui sont peu de son goût... Je dois donc veiller plus scrupuleusement à ses intérêts qu'aux miens propres...

La petite colonie coulait donc d'heureux jours. — Lorsqu'on ne se rendait pas tous ensemble à Saint-Denis ou que madame de Melval n'allait pas voir sa fille madame de Marans, à Orléans, alors on visitait les travaux champêtres, les améliorations de la propriété ; M. Benoît pêchait à la ligne, confectionnait des filets, et, vers le soir, faisait une promenade sur l'eau, conduisant lui-même la nacelle. — Quand le temps était pluvieux, Laurence faisait de la musique. — Au fort de la chaleur, on se réfugiait dans le cabinet de verdure; là, soit le vieillard, soit la vieille dame, lisait à haute voix quelque feuilleton d'Octave, tandis que Laurence peignait un paysage ou faisait, à la dérobée, le croquis de madame de Melval ou de M. Benoît

Disons, cependant, en narrateur consciencieux, que la jeune femme, fréquemment émue par une lecture où elle reconnaissait l'âme, le cœur, les expressions, les façons de dire et de sentir de celui qu'elle aimait tant, suspendait son travail pour essuyer ses pleurs.

— Mon Dieu! se disait alors madame de Melval, que mon fils serait fier s'il voyait ainsi couler les larmes de cette intéressante demoiselle!... Il me semble à moi que, fût-elle moins belle, eût-elle une éducation moins brillante, un esprit moins orné, je l'aimerais autant, rien qu'à cause de sa sensibilité... Ma foi, mon cher Octave, tu as été mal inspiré en allant voyager si tard dans les Pyrénées... que n'es-tu parti plus tôt, tu serais de retour à cette heure, et... qui sait?...

Laurence, elle, en voyant le tendre intérêt qu'elle inspirait, se prit, peu à peu, à faire taire ses appréhensions et à se laisser doucement entraîner au courant des jouissances paisibles qui naissaient autour d'elle. Bientôt elle se

constitua même, de son autorité privée, le lieutenant de madame de Melval pour tout ce qui nécessitait des soins minutieux : c'était elle qui distribuait aux pauvres les aumônes qu'on avait coutume de leur accorder deux fois la semaine aux Charmettes.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés que déjà les domestiques de madame de Melval ne la désignaient plus que sous le nom de la bonne demoiselle. La mère d'Octave elle-même n'avait pu se soustraire à l'espèce de fascination que Laurence exerçait sur tous ceux qui l'entouraient, surtout quand elle apercevait notre jeune malade répandant les aumônes aux pauvres et aux infirmes qu'elle rencontrait sur son chemin. Chaque présent était accompagné de paroles d'encouragement si douces que madame de Melval ne pouvait s'empêcher de dire à M. Benoît :

— Que votre fille, monsieur, est donc une ravissante créature ; tout, dès la première vue, vous dispose à l'aimer. — C'est avec un

bien profond chagrin que j'entrevois l'instant peut-être, hélas! trop rapproché, où vous nous quitterez! car mademoiselle Laurence a entièrement recouvré sa santé... Que je regrette que mon fils soit aux Pyrénées!... avec son caractère impressionnable, son amour du beau et son enthousiasme pour la vertu et la bonté, il est certain que votre charmante fille aurait causé une vive impression sur lui...

— Eh!... qui sait, répondait malicieusement le vieillard, si d'après le portrait que je me suis fait de M. Octave, Laurence, à son tour, n'eût pas ressenti pour lui un sentiment semblable?...

— Maudit voyage! murmurait la dame.

— Heureux voyage! pensait M. Benoît.

Le vieillard, lui, s'était vite façonné à la vie champêtre. — Un chapeau de paille, une blouse de coutil gris, un pantalon de nankin, des souliers de castor, composaient son accoutrement. — Il émondait les arbres fruitiers, repiquait les fleurs, ratissait les allées; parfois, aussi, il allait visiter les travaux du fermier. — Ce der-

nier était un homme simple que l'air sans façons de M. Benoît avait mis tout de suite à son aise.

Un jour, en se promenant, le vieillard avait remarqué qu'une propriété avoisinant les Charmettes paraissait, non-seulement ne pas être habitée, mais encore n'être que fort mal cultivée; il fit part de son observation au fermier.

— Ma foi! c'est un beau domaine..., lui répondit le campagnard; mais que voulez-vous! la mort et la débauche (c'est tout un avec la ruine) ont passé par là... L'ancien propriétaire, un vieux de la vieille, celui-là, un général de l'autre, un baron de l'Empire, je crois,... mort sans enfants, a laissé tout son bien à un neveu, un mange-tout, qui n'a pas voulu se donner la peine de venir prendre en personne possession de la terre de son oncle devenue la sienne... il l'a mangée en herbe, et de loin... Présentement, il a été exproprié, et les créanciers ont mis le Bois-Chéri en vente. Si d'ici à la fin de

l'an il ne se présente pas d'acquéreur, ils le vendront à la criée et par lots!... Dieu de Dieu!... ça vaut cent mille francs, et dire que quelqu'un qui aurait de l'argent comptant l'obtiendrait pour un bon tiers de moins!...

— Qu'est-ce que c'est que ce neveu?

— C'était un médecin qui habitait Paris. Quant à ce qui est de son nom, Verneuil, Dubreuil, Germeuil... je ne me rappelle plus, monsieur.

— A n'en pas douter, se disait M. Benoît, je suis retombé sur la piste des exploits de notre ancienne connaissance, le docteur Raoul Dubreuil...

Ces renseignements ne furent pas perdus pour le vieillard.

Quelquefois, aussi, M. Benoît s'enfermait, toute la matinée, dans sa chambre, soit pour lire, soit pour entretenir la correspondance qui lui venait de Paris. Il est bon que nous confiions au lecteur que M. Jolibois se chargeait de lui faire parvenir les lettres adressées à Paris et de mettre ses réponses à la poste.

Un matin, il reçut les trois lettres que voici :

« Mon cher vieux camarade,

» Tu sauras que j'ai eu toute facilité à me conformer à tes désirs, parce que j'avais précisément besoin d'un maître d'études lorsque tu m'as envoyé ton M. Pinchon. Selon tes vœux, je l'ai légèrement admonesté... Il m'a paru très-repentant de son passé. Je l'ai mis à la besogne immédiatement, et il y a bien mordu. Mon censeur est très-content de lui, et moi aussi; par conséquent, le mois prochain, j'élèverai ses appointements à soixante francs.

» Il est inutile, je présume, que je te remercie de ce que tu as songé à moi pour être de moitié dans ta bonne œuvre, notre amitié n'ayant nul besoin de protestations banales.

» Tout à toi, ton vieux camarade,

» AUVRAY. »

« Monsieur,

» Je me suis transporté plusieurs fois à votre domicile, espérant obtenir l'honneur de vous présenter mes respects et de vous remercier des bontés dont vous m'avez si généreusement comblé. N'ayant pas eu l'avantage de vous rencontrer, j'ai prié mademoiselle Rose de vous faire parvenir ces quelques mots.

» Je suis on ne peut plus charmé de ma nouvelle position et j'espère mériter de plus en plus la bienveillance de notre digne proviseur, M. Auvray. Quel respectable ami vous avez là, monsieur!... Ah! maintenant que je suis à même d'apprécier ce qu'une conduite honorable nous procure de satisfaction intime, je sens qu'il m'est devenu impossible de m'acquitter jamais de la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous.

» Veuillez agréer, monsieur, mes salutations respectueuses.

» Pinchon. »

« Excellent ami,

» Votre dernière lettre m'a pénétré d'une grande joie et d'une immense reconnaissance, tant pour vous que pour elle. Cependant, vous le dirai-je? cet écrit ne m'a rien appris, si ce n'est que votre amitié ne connaît pas d'obstacle lorsque vous vous mêlez de rendre vos amis heureux. Réjouissez-vous donc, mon bon monsieur Benoît, car vous serez tendrement chéri de deux personnes qui s'entendent à aimer, Laurence et moi.

» Quant au retour dont Laurence me paye, je vous le confesse, j'y croyais fermement. — Dès les premiers jours de notre liaison je l'avais aimée, moi; mais vaguement, plutôt comme un type idéal que comme celle à qui je comptais devoir le charme de mon existence. — Plus tard, lorsque je me fus rendu compte de ses qualités essentielles, de ses éminentes vertus, mon amour se concentra, et c'est alors que je compris ce que nous pourrions réaliser à nous

deux, vous et moi, pour son bonheur à elle, et pour notre bonheur commun. — Outre que l'entreprise était difficile, je dus encore me soumettre à souffrir de ses souffrances, et cela discrètement. Toutefois, Dieu en soit loué! j'eus la force, malgré vos sages avis, de persévérer dans la ligne de conduite que je m'étais tracée. Cette force qui me soutenait, qui grandissait à côté de la douleur au fur et à mesure que j'avançais dans l'accomplissement de mon œuvre, c'était l'espérance... Divine espérance! à qui je dus aussi le succès de mon dernier travail littéraire. — Enfin, du moment où je l'eus entendue chasser honteusement de sa présence ce misérable Raoul Dubreuil, mes incertitudes se dissipèrent; je sentis qu'elle ne tarderait pas à reporter sur moi ces sentiments affectueux dont un autre était indigne...

» Maintenant que le principal est obtenu, mettez hardiment vos plans à exécution, mon habile général... marchez en avant... j'ai foi en vous; je crois à la réussite de vos projets, car,

rappelez-vous vos propres paroles : « Une volonté persévérante vient à bout de tout, surtout si la chose est honnête ; » et puis, en outre, ma mère est si bonne ! elle m'aime tant !...

» Vous avez dû être instruit, mon respectable Mentor, par la désignation du lieu d'où je vous écris, que j'ai quitté Luchon et que je suis allé planter ma tente ailleurs. Effectivement, me voici depuis une huitaine aux Eaux-Chaudes. Ici, comme là-bas, c'est à peu de chose près même beauté de sites, mêmes merveilles de la nature, même existence de ma part. — Le dernier membre de cette dernière phrase me remet en mémoire un bien triste événement que je vais vous conter :

» En ce moment, aux Eaux-Chaudes, on est en train d'établir sur une montagne, distante d'une bonne heure de la ville, une promenade qui sera baptisée du nom de M. d'Argout. — Les exigences du tracé de la route en construction devant nécessiter bientôt la coupure d'un mamelon au sommet duquel est situé un ermitage

qui, durant la belle saison, est habité par un véritable anachorète, ayant barbe, sandales, robe de bure et capuchon, il me prit fantaisie de connaître l'un et l'autre, l'ermite et l'ermitage. A un certain endroit du chemin qui y conduit, vient déboucher un torrent, desséché d'ordinaire, mais qui, lors des pluies, forme une cascade jaillissante qui déverse sur le chemin les eaux du mamelon sur lequel est assis l'ermitage. Quoique, de la vallée des Eaux-Chaudes, le lit de ce torrent ressemble à une voie frayée, il n'en est pas moins vrai que quelquefois il a une pente fort roide et presque perpendiculaire.

» Dernièrement, deux Anglais eurent la fatale envie de se rendre à l'ermitage en suivant la route du torrent. Cependant, comme ils n'étaient pas d'avis de se rompre les bras et les jambes, ils proposèrent à un de ces hardis aventuriers qui pilotent les étrangers dans les montagnes et sur les glaciers, d'explorer la montée. Celui-ci refusa d'abord, puis accepta,

entraîné par l'espoir de gagner en peu de temps la somme que lui avaient offerte les touristes. — Il se rendit donc avec eux sur les lieux, muni de cordes, de crampons et des autres objets nécessaires à l'ascension qu'il était prêt à tenter.

» En ce moment, ne prévoyant pas le moins du monde ce qui allait se passer à peu de distance de moi, j'étais accoudé contre un renfoncement du roc où quelques bouquets d'alpen-rose me servaient de coussin, et, de là, où je planais sur une vaste étendue de terrain, je laissais errer mes regards sur le tableau varié que j'avais à mes pieds... — Tout à coup un grand cri a retenti non loin de moi! un cri d'angoisse, de terreur et de mort!... Je me redresse, épouvanté... j'écoute et n'entends plus rien... Je m'élance au hasard, en descendant la pente du sentier... j'entends parler... je suis au débouché du torrent sur le chemin... d'un coup d'œil tout m'est expliqué!...

» Le corps du guide gisait à terre; ses vête-

ments étaient en lambeaux ; des pieds à la tête, ses membres ne présentaient qu'une plaie ; il avait le crâne à moitié fracassé... près de lui, les deux Anglais se consultaient réciproquement, fort embarrassés de leur position. — Je pose la main sur le cœur de l'infortuné montagnard... ciel ! il respire encore !... — Je déchire mon foulard, ma cravate, j'étanche, le mieux possible, le sang qui coule de ses blessures ; ensuite, arrachant leur canne de la main de chacun des touristes, y joignant le bâton du guide et le mien, au moyen du paquet de cordes qui avait suivi le malheureux dans sa chute, je forme un brancard ; nous y établissons le blessé, tant bien que mal ; les Anglais se placent à l'avant, je me place à l'arrière de cette civière improvisée ; puis, avec des efforts inouïs nous transportons le mourant à sa maisonnette.

» Je renonce à vous dépeindre la douleur, les larmes, les cris, le désespoir de sa femme et de ses enfants en voyant rapporter dans un si

horrible état celui qui, chaque jour, exposait sa vie pour leur rapporter du pain!...

» Débarrassés de leur fardeau, les Anglais déposèrent sur une table chacun la modique somme de cinquante francs, ensuite ils se retirèrent, semblant ne pas vouloir s'inquiéter davantage du sort futur de la famille éplorée.

» Je m'efforçai de calmer le désespoir de la femme, j'apaisai les cris des enfants, et j'envoyai querir un chirurgien... — Par un bonheur inespéré, incroyable, le guide n'a aucune partie noble dangereusement blessée, nul de ses membres n'est fracturé, quoiqu'il soit couvert de contusions et d'écorchures...

» Hélas! cher ami, vous l'avouerai-je? j'ai regretté, en cette circonstance, de ne pas avoir à ma disposition une fortune plus considérable que n'est la mienne; quel plaisir n'aurais-je pas éprouvé à garantir complétement des suites de ce déplorable événement le patient, sa femme et ses quatre enfants!... Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu et paré au plus pressé...

» Aujourd'hui, j'ai parcouru tous les hôtels des Eaux-Chaudes à l'effet d'apitoyer les baigneurs sur le sort du guide et de sa famille. Malheureusement, la saison tire à sa fin, il ne reste presque plus d'étrangers ici. Malgré cela, j'ai recueilli une somme assez rondelette.

» Vous voyez, mon ami, que les pays de montagnes, qui sont dangereux pour tout le monde, peuvent aussi le devenir extrêmement pour un humoriste de mon espèce. Faites donc en sorte de ne pas m'y retenir indéfiniment, toujours sous le prétexte de la plus grande réussite de nos projets.

» Pardonnez-moi cette innocente malice; agréez mes respects, et veuillez mettre aux genoux de Laurence l'expression de mes fervents hommages.

» Que ne puis-je vous dire : Au revoir, à bientôt !

» OCTAVE. »

Les lettres que nous venons de citer firent

toutes les trois plaisir à M. Benoît, mais, convenons-en, ce fut la dernière qui le toucha le plus vivement. — Aussitôt qu'il eut achevé sa lecture, et encore sous l'impression qu'elle lui avait laissée, il écrivit les épîtres suivantes :

« A monsieur le proviseur du collége royal d'Henri IV.

» Mon cher et digne Auvray,

» Je m'attendais à ce que tu as fait.

» Pinchon m'a écrit ; il a pour toi une vénération sans pareille, ce pauvre garçon !... décrasse-moi-le vite et comme il faut, afin qu'il devienne au plus tôt présentable en bon lieu : j'ai des projets sur lui...

» Avant peu j'irai échanger avec toi une franche poignée de mains...

» Benoît. »

« A M. Pinchon, maître d'études au collége royal d'Henri IV.

» Monsieur Pinchon,

» Cette dette, sous laquelle vous craignez d'être accablé au commencement de votre épreuve, ne vous semble-t-elle pas déjà bien plus légère?... Si... car elle est près d'être acquittée.

» On est content, très-content de vous... Persévérez... ce conseil renferme à lui seul tous ceux que je pourrais vous donner.

» Je vous salue,

» Benoît. »

« A M. Octave de Melval, hôtel des Pyrénées, aux Eaux-Chaudes.

» Très-cher ami,

» Les ouvrages avancés n'ont pu tenir contre

mes savantes dispositions stratégiques; je me prépare donc à attaquer le corps de la place : encore un peu de patience de votre part... aussitôt que votre concours me sera devenu utile, je vous appellerai à mon aide, ce qui ne tardera probablement pas.

» Comme votre fortune est trop médiocre pour que vous puissiez vous autoriser vous-même à faire des sacrifices considérables en faveur de chaque souffrant que vous rencontreriez sur votre chemin, veuillez ajouter à la collecte que vous avez eu la bonne idée d'ouvrir en faveur du malheureux guide et de sa pauvre famille, les deux billets de cent francs que vous trouverez inclus à la présente... Quant à la manière dont j'envisage votre conduite dans cette affaire, dispensez-moi de vous en parler; je craindrais d'effaroucher votre modestie.

» Laurence est ravissante de gentillesse, de câlinerie et d'une foule de jolies choses (pour parler votre langage d'amoureux); le seul reproche que je pourrais lui adresser avec quel-

que raison, c'est qu'elle se préoccupe de vous plus qu'il ne le faudrait, ce dont je me suis aperçu sans qu'il fût nécessaire qu'elle m'en instruisît.

» A bientôt, mon jeune ami... — N'ai-je pas dit : A bientôt ?... Oh ! alors passez-moi la reprise de mon refrain : espérance ! confiance ! mais surtout, patience ! !

» Votre tout dévoué,

» BENOÎT. »

Le vieillard acheva de bon matin son travail épistolaire. Comme il avait son motif pour tenir à ce que ses lettres fussent jetées à la poste par lui, en personne, il pria madame de Melval de vouloir mettre son cabriolet à sa disposition, pour la soirée. La dame y consentit avec affabilité.

Dans le courant de la journée, M. Benoît communiqua à Laurence la lettre d'Octave.

Nous laissons au lecteur le soin de juger avec quelles délices la jeune fille dévorait les caractères tracés par une main chérie !

M. Benoît devant se rendre à la ville après le dîner, la vieille dame avait ordonné qu'on avançât l'heure du repas. Or, voici qu'au moment de se mettre à table, le facteur rural apporte à madame de Melval une lettre d'Octave. — Avec quelle joie cette bonne mère n'apprit-elle pas que la santé de son fils était parfaite et qu'il croyait pouvoir lui promettre son retour prochain ; mais son attendrissement n'eut plus de bornes quand elle lut ces lignes, dont elle ne pût s'empêcher de faire part à ses hôtes : « Tu sais, ma mère, que je ne t'ai pas encore demandé d'avances sur mes quartiers de rente ; aussi suis-je convaincu que tu ne résisteras pas à la prière que je te fais, aujourd'hui, de m'envoyer par anticipation le montant du prochain trimestre, attendu que je suis littéralement sans argent. — Un guide, père de quatre enfants, s'est presque tué sous mes yeux ; sa guérison

sera fort longue et sa famille court grand risque de mourir de faim ; j'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour le secourir, lui ; ensuite j'ai vidé ma bourse dans le tablier de sa pauvre femme. — J'ose croire que tu ne désapprouveras pas ma conduite en cette occurrence, toi qui m'as si souvent répété : « Les bénédictions des malheureux sont une grande richesse ! !...

» Ton fils, OCTAVE. »

Malgré son émotion et ses larmes, madame de Melval s'aperçut du trouble qu'éprouvait Laurence ainsi que des pleurs qu'elle répandit à la communication faite à haute voix de ce paragraphe touchant.

— Mon Dieu ! se disait-elle, il y a entre mon fils et cette charmante enfant... une étonnante sympathie. Que n'est-il ici pour jouir de son triomphe !...

Alors, avec l'agrément de M. Benoît, elle fit retarder le service du repas, monta à son ap-

partement et répondit à son fils en le priant de ne pas différer son retour au delà de l'époque qu'il lui avait désignée, et termina sa lettre ainsi : « Que tu as été mal inspiré, mon Octave, en consacrant précisément à ton voyage le temps que tu m'avais promis jadis de passer près de moi ! Tu y as perdu beaucoup, car il habite ici, aux Charmettes, depuis environ quinze jours, une demoiselle à qui, pour raison de santé, son père a voulu faire respirer l'air du Loiret. Quel ange, mon fils !... Toi qui sais que je ne suis pas louangeuse de mon naturel, tu seras sans doute surpris de mon enthousiasme pour cette jeune personne ; mais, que veux-tu que je te dise encore !... en te souhaitant pour épouse une pareille femme je croirais avoir exprimé le vœu le plus ambitieux d'une mère pour son fils !... »

On dîna lestement. — M. Benoît, chargé du message de madame de Melval, partit pour Orléans et en revint à la nuit tombante. — Le reste de la soirée fut rempli par de délicieuses

causeries, dont Octave fit tous les frais. — Au moment d'aller se livrer au repos, madame de Melval, M. Benoît et Laurence se séparèrent plus enchantés qu'ils ne l'avaient encore été les uns des autres, ce qui n'est pas peu dire.

III

Il existe un enchaînement si mystérieux entre les divers événements qui se produisent ici-bas, qu'il est impossible de prévoir la marche du destin.

Nos trois personnages se trouvaient dans une de ces situations où tout leur offrait en perspective l'image d'une félicité sans nuages, parée des plus riantes couleurs. Oui, sans se trop illusionner, ils semblaient pouvoir compter en-

core longtemps, tous trois, sur des jours prospères. — Et voici, tout à coup, que leur calme est troublé, l'inquiétude se glisse dans leur âme... Le choléra est à Paris! telles sont les paroles que chacun, en s'abordant, profère d'un ton lamentable.

Au premier bruit du sinistre, redoutant qu'Octave, emporté par l'appréhension que les jours de Laurence ne fussent menacés, ne se mît précipitamment en route pour Paris où il ne l'aurait pas trouvée, M. Benoît lui écrivit, afin de le rassurer ; puis il lui annonça qu'il allait partir pour Orléans d'où il lui donnerait des nouvelles de sa mère ; enfin il le supplia de retarder encore son départ de quelques jours, dernier délai qu'il imposerait à son impatience et à son amour filial.

Cette lettre, mise à la poste un samedi, passa, comme la précédente, par le canal de M. Jolibois, de sorte que le dimanche soir elle partait de Paris, devant repasser la nuit par Orléans, pour parvenir à sa destination. Mais le mardi un

nouveau message partait directement d'Orléans pour les Pyrénées; voici ce qu'il contenait en substance : « Nous sommes arrivés à Orléans en bonne santé. — Madame de Melval a été atteinte du choléra; sa vie est tout à fait hors de danger, ainsi que j'en ai été instruit par un émissaire sûr. Soyez donc sans nulle inquiétude; cependant, comme il pourrait se faire que votre présence soulageât votre mère et hâtât son rétablissement, prenez le courrier et arrivez nous ici au plus tôt. — Si je ne vous indique pas notre adresse à Orléans, c'est que je ne sais pas encore où nous devons loger; que cela ne vous embarrasse pas, je saurai bien vous trouver aussitôt votre retour... — Voici l'heure du dénoûment qui approche, mon fils!... Je vous invite à mettre votre confiance en Dieu et à l'implorer avec ferveur. »

L'événement que M. Benoît s'était vu forcé de porter à la connaissance d'Octave n'était malheureusement que trop vrai. Soit que la foule d'émigrants qui débarquaient de Paris

eussent porté la contagion à Orléans, soit que cette ville se fût trouvée sur le passage des courants infectés, tant est-il que le fléau y avait déjà signalé son apparition. — Madame de Melval fut une des premières personnes frappées.

Dès que les symptômes de l'invasion du mal eurent apparu, sur l'avis de M. Benoît, le fermier, rappelé de ses travaux, attela le cabriolet et partit pour la ville. Il était chargé de ramener un médecin et d'annoncer à la fille de madame de Melval le malheur qui était arrivé à sa mère.

Le fermier s'acquitta au mieux de sa mission, et amena ensemble aux Charmettes le docteur et la jeune dame. Ceux-ci trouvèrent, à leur arrivée, la malade aux mains de Laurence et de M. Benoît, qui lui avaient administré les premiers secours.

Quoique madame de Melval fût privée de connaissance, à la simple inspection de son état le docteur félicita nos deux amis du zèle qu'ils avaient déployé si à propos. Il leur dit

que grâce aux remèdes énergiques qu'ils lui avaient administrés, l'attaque, entravée dès son origine, n'aurait pas de graves résultats, de sorte que la vie de madame de Melval n'était nullement en péril.—A cette nouvelle, madame de Marans témoigna, en termes chaleureux, sa reconnaissance à M. Benoît et notamment à Laurence, qu'elle voyait pour la première fois. Mais, dans ses diverses visites, bien des choses flatteuses avaient été dites sur le compte des nouveaux hôtes; aussi madame de Marans s'était senti instinctivement de l'amitié pour eux. On conçoit donc aisément que la fille de madame de Melval dut accueillir avec une bien vive sympathie ceux qui avaient contribué d'une manière si dévouée au salut de sa mère.

Nous n'entrerons pas dans toutes les particularités de la guérison de madame de Melval; qu'il nous suffise de dire que Laurence resta constamment auprès d'elle et lui prodigua les soins les plus touchants.

Il n'y avait que quatre jours que la maladie

s'était déclarée, et déjà madame de Melval était en convalescence; bientôt elle se leva, fit un tour de jardin, et fut en état de prendre le frais et de respirer l'air des champs à l'ombre de la charmille.

—

On était au 15 octobre, environ; la journée avait été magnifique, et le soleil, à son déclin, répandait de vives lueurs sur l'horizon.

La malle relayait devant l'hôtel de la Poste à Orléans; un jeune homme, en tenue de voyage, descendit du coupé et demanda une voiture de louage. N'ayant pu en trouver sur-le-champ, le jeune homme quitta l'hôtel de la Poste, traversant à grands pas la rue Royale et le pont de la Loire. — Sur sa route il rencontra un cabriolet, le prit et se fit conduire à travers la campagne. — Bientôt on aperçoit au loin la maison de campagne qui était le terme de sa course; le voyageur descend de cabriolet et s'élance dans le sentier qui conduit aux Charmettes.

Le jeune homme est en proie à de vives alarmes, il approche en tremblant. — Ne voyant personne dans la cour de la ferme, il poursuit sa route. — Ah ! voici une voiture qui stationne devant la porte du jardin... une vive anxiété se peint sur son visage, il s'arrête un instant afin de se donner le temps de maîtriser le saisissement qu'il éprouve. — N'osant entrer tout d'abord aux Charmettes, il en étudie l'aspect et les alentours. — Rien n'est changé à l'extérieur de la maison, si ce n'est que, contre l'habitude, la porte du salon est toute grande ouverte... — Il suit la haie vive qui borde la propriété et cherche à voir ce qui se passe dans le jardin ; il n'y peut réussir d'abord, parce que la charmille lui intercepte la vue du parterre... A un certain endroit, cependant, une large trouée, pratiquée accidentellement dans le feuillage, lui laisse apercevoir un tableau qui l'inonde instantanément d'une joie telle qu'il s'écrie avec transport : « Merci, ô mon Dieu ! de ne l'avoir pas enlevée à ma tendresse ; vous aurez eu

pitié de ma douleur... que votre saint nom soit béni ! » — Il se repaît du tableau qu'il a sous les yeux; ensuite s'élevant sur la pointe des pieds, et s'appuyant au buisson, le jeune homme cherche à mieux s'expliquer la scène qui frappe ses regards.

—

Nous avons dit que le pavillon de verdure de la charmille offrait une échappée sur le cours du Loiret. Il avait donc aussi une ouverture donnant sur le jardin et placée vis-à-vis du bâtiment d'habitation. — Précisément en ce lieu, afin de pouvoir jouir des rayons attiédis du soleil couchant, madame de Melval, enveloppée d'un grand châle, environnée de coussins, les pieds posés sur un tabouret, était assise sur la banquette du pavillon, tournée elle-même du côté du logis. — La figure noble et respectable de la convalescente portait encore les traces de la grave maladie qu'elle avait subie; pourtant,

sa physionomie décelait un bien-être si intime, une satisfaction intérieure si douce, que son visage faisait plaisir à voir. Près d'elle, à droite, sa fille, madame de Marans, était assise sur un siége adossé au mur flexible de la charmille, de façon que la jeune dame pouvait être aperçue du sentier qui contournait le jardin. — A sa gauche, se tenait une autre personne dont, du chemin, il était impossible de distinguer le visage, caché qu'il était par le massif du pavillon.

Ces trois personnes s'entretenaient affectueusement entre elles, tandis qu'une autre femme, à la taille élancée, à la tournure élégante, allait et venait parmi les plates-bandes du parterre, s'arrêtait parfois, se baissait sur les bordures des compartiments du jardin et cueillait celles des fraises retardataires que les insectes avaient respectées; puis, dès qu'elle en avait trouvé quelques-unes bien mûres, courait vers le pavillon, se mettait à genoux sur le tabouret, et présentait sa récolte à madame de Melval.

— Tu le vois, Célestine, disait à sa fille madame de Melval, d'une voix faible ressemblant à une prière d'actions de grâce, tu le vois, nous avons bien fait de suivre l'avis de monsieur. Si tu avais écrit à ton frère pour lui faire part de ma maladie et le rappeler près de moi, dans quelles transes mortelles cet événement annoncé sans ménagement ne l'aurait-il pas plongé, lui dont le cœur est si aimant et si impressionnable! C'est maintenant qu'il est temps de l'engager à nous revenir au plus vite...

— C'est vrai, ma mère, répondait madame de Marans; monsieur a été heureusement inspiré en nous donnant ce conseil.

Au même instant, voici que le jeune homme qui se tenait en observation sur le chemin, la tête dressée au-dessus de la haie, regardant par la percée de la charmille, s'est senti frappé d'un choc violent. Depuis quelques minutes il épiait avec une indicible curiosité tous les mouvements de la jeune femme, il n'avait pu saisir l'ensemble de ses traits; mais voici la cher-

cheuse de fraises qui se retourne dans sa direction, il a cru reconnaître son visage : — « O bonheur! Elle ici! choyée par ma mère... grand Dieu! je ne m'attendais pas à ce nouveau bienfait!... » s'écrie-t-il en délire. — Aussitôt il s'élance vers la porte du jardin, agite la sonnette, renverse presque la robuste servante qui est venue lui ouvrir, et se précipite dans l'allée qui conduit à la salle de verdure.

Les grincements du sable, foulé par des pas rapides, distraient nos personnages de leur conversation. Laurence, qui venait de s'asseoir près de madame de Melval, se relève brusquement et se place de côté.

— Quoi! c'est lui, c'est mon fils, c'est Octave! Dieu en soit loué! fit madame de Melval qui le reconnut de loin et lui tendit les bras.

— Oui, c'est bien lui! tu ne t'es pas trompée... c'est mon frère, c'est Octave! disait madame de Marans.

— Est-ce possible! Laurence! M. Benoît! ma sœur! s'écria Octave en se précipitant dans

les bras de sa mère, et en couvrant de baisers les mains, les joues, les cheveux de sa mère.

— Mon bon frère! disait madame de Marans qui caressait aussi son frère.

Le lecteur, en se représentant cette scène, se figurera, je le suppose, de quel trouble ineffable Laurence dut être saisie en entendant la voix d'Octave que son cœur avait reconnu avant que ses yeux eussent entrevu ses traits. — Éperdue, hors d'elle-même, elle ne savait quelle contenance garder. — Quant à M. Benoît, comme ceci était son ouvrage, il jugea à propos de contenir son émotion et de réserver toutes les ressources de son esprit pour l'explication qui devait naturellement s'ensuivre.

Dès que les embrassements de sa mère et de sa sœur se furent calmés, Octave s'approcha de Laurence, prit avec un tendre respect une main qui trembla sous la pression de la sienne et lui dit en la conduisant devant sa mère :

— Pourquoi, à mon approche, vous êtes-vous, mademoiselle, retirée de cette place où vous

étiez? Ah! qu'il m'eût été doux, Laurence, de vous voir partager avec moi les bénédictions de ma mère et les caresses de ma sœur!...

— Mes caresses! se hâta de dire madame de Marans, ah! je n'ai pas attendu ton retour pour les lui prodiguer...

— Mes bénédictions, cher Octave, reprit madame de Melval d'un air plein de tendresse, que de fois elles les a reçues!... N'est-ce pas, ma chère enfant? A ce sujet, il faut que tu saches que ce sont mademoiselle et monsieur (elle désignait M. Benoît), son heureux père, qui m'ont sauvé la vie... Oui, mon fils, c'est le ciel qui les a envoyés tout exprès pour te conserver ta mère... Mais comment sais-tu...? je le vois, tu auras rencontré en chemin quelqu'un qui t'en aura instruit...

Octave fut frappé d'étonnement en entendant cette déclaration. Mais, par une réaction intuitive, il devina tous les événements que le vieillard avait jugé convenable de lui taire.

— O mon Dieu! s'écria-t-il dans un transport

nouveau, je vous rends grâce d'avoir inspiré à ma mère et à ma sœur une touchante affection pour celle qui doit être mon épouse!... Réjouissez-vous, mon cher monsieur Benoît, ajouta-t-il en regardant le vieillard, notre bonheur à tous sera le fruit de votre généreuse intervention.

En même temps il prit les mains du vieillard et les serra avec effusion dans les siennes.

— Mon fils! Octave! dit alors madame de Melval, réellement stupéfaite : que signifie ce langage?... M. Benoît était-il d'accord avec toi pour me ménager cette surprise?

— Non, madame, répliqua le vieillard. Il est vrai que je connaissais la passion de monsieur votre fils pour Laurence, que je l'ai même encouragée ; mais s'il y a un coupable dans tout le reste, c'est moi ; moi sur qui seul doit retomber votre colère... Pourtant, si vous daigniez m'accorder un entretien particulier, je crois que j'oserais conserver l'espérance de vous voir me pardonner ma conduite.

—Très-volontiers, monsieur, dit madame de

Melval, dont le ton s'était un peu refroidi à cette ouverture.

Comprenant que leur présence nuirait à la conférence des deux vieilles personnes, les trois jeunes gens se levèrent simultanément.

— Mère! pense au bonheur de ton fils! dit Octave en se penchant à l'oreille de madame de Melval.

— Chère maman, songe au bonheur de mon frère! dit madame de Marans, en lançant ses bras au cou de sa mère et en lui faisant ses adieux : je reviendrai te voir demain...

Quant à Laurence, agitée par les émotions les plus contraires, accablée sous le poids de ses alarmes, ce fut à peine si elle osa jeter à la dérobée un regard suppliant sur celle de qui dépendait le bonheur ou le malheur de sa vie.

Octave et Laurence accompagnèrent madame de Marans qui s'était dirigée vers la porte de sortie.

— Excuse-moi de ce que je te quitte aussi vite, mon frère, dit lajeune femme; je serai ici

de bonne heure demain... compte sur moi... — Et vous, ma chère Laurence, sachez que moi, qui vous aime déjà autant que si vous étiez ma sœur, j'aurais un plaisir extrême à pouvoir vous donner ce doux nom!...

— Merci, Célestine, reprit Octave. Nous nous coaliserons, n'est-ce pas? si la sévérité de maman nous y force...

— Oui! oui!... Octave... Tranquillisez-vous, Laurence; maman est si bonne et elle nous aime tant!...

Laurence, qui ne pouvait ni cacher ni maîtriser complétement sa vive inquiétude, retrouva cependant assez de sang-froid pour répondre convenablement à ces avances pleines de bienveillance et de cordialité.

Madame de Marans embrassa son frère et Laurence; puis, les saluant gracieusement de la main, du regard et du sourire, elle monta en voiture.

—

Dès qu'Octave se trouva seul avec Laurence,

il la conduisit sous l'allée latérale de la charmille qui longeait le sentier. Plusieurs fois ils la parcoururent avant de s'adresser la parole.

Octave se hasarda enfin à faire remarquer à Laurence la clairière par laquelle il l'avait aperçue agenouillée aux pieds de sa mère.

— Jugez de mon extase à ce spectacle, ajouta-t-il, moi à qui M. Benoît avait laissé ignorer la manière dont il vous avait présentée à ma mère.

— Oh ! monsieur Octave, dit Laurence d'une voix éteinte, je redoute que mon bienfaiteur ne puisse parvenir à apaiser le ressentiment de madame votre mère !... car, sachez-le, j'ai exigé de lui qu'il lui révélât tout... tout, Octave !... entendez-vous?... jamais je n'aurais consenti à ce qu'on m'introduisît par fraude dans votre famille...

— Encore un moment de courage, Laurence ! reprit le jeune homme; vous qui jadis étiez si forte, faibliriez-vous devant cette dernière épreuve?... Puisque votre infortune et vos ver-

tus ont touché Dieu, pourquoi ne toucheraient-elles pas ma mère?...

— Dieu!... répondit-elle en regardant le ciel et en poussant un soupir. Dieu!... ah! c'est qu'il sonde le fond des cœurs, lui!...

De sa main droite, Octave saisit la main gauche de Laurence, et ils firent encore deux ou trois tours de charmille sans briser leur lien, sans rompre le silence. Ensuite, l'allée en voûte étant devenue tout à fait obscure, ils se quittèrent mutuellement la main et entrèrent dans le jardin où ils se promenèrent dans les sentiers bordés de fleurs.

—

Aussitôt que le bruit des pas des trois jeunes gens se fut perdu dans le lointain, madame de Melval, qui était demeurée seule avec M. Benoît, lui adressa ces paroles :

— Je ne veux point préjuger de vos procédés, monsieur, quelque surprenants qu'ils puissent

me paraître... votre âge, vos mœurs et votre caractère me rassurent fort; ainsi, veuillez parler, je vous écoute.

— Madame! répondit le vieillard, qui voulait aborder la difficulté de front : Laurence n'est pas ma fille!...

— Elle n'est pas votre fille!... s'écria avec véhémence la vieille dame dont la susceptibilité fut soudain alarmée par cet aveu inattendu. Qui est-elle donc? qui êtes-vous vous-même?... Vous m'effrayez, monsieur...

Alors M. Benoît lui raconta avec une naïve simplicité, sans détours, sans exaltation, tout ce qu'il savait de Laurence; il lui apprit comment son fils, à qui cette adorable jeune femme devait réellement la vie, s'était épris d'elle; il ne lui cacha rien, ni de ce qu'il avait fait pour détourner Octave de son amour, ni du concours qu'il lui avait prêté lorsqu'il se fut convaincu que son attachement était insurmontable; et enfin, justifiant Laurence de toute participation à la ligne de conduite qu'il avait tenue en l'in-

troduisant aux Charmettes, il chercha à démontrer à la vieille dame qu'il avait eu raison de croire qu'il serait préférable de l'amener elle-même à consentir à l'union des deux amants que de la laisser exposée, elle, à la rébellion de son fils. — Tout en évitant de froisser les croyances de la vieille dame; de blâmer certaines règles généralement adoptées par la société; de déprécier le mérite de ces femmes à qui tout sourit, et qui pour rester vertueuses n'ont pas même d'effort à tenter : il sut si bien atténuer la faute de sa protégée, présenter sous un aspect favorable les avantages réels qu'elle possédait, les qualités éminentes de son âme, que madame de Melval, à moitié vaincue, se surprit à penser que les raisons qu'il lui avait présentées n'étaient pas dénuées de toute justesse. — Alors, le vieillard, qui s'aperçut que madame de Melval était ébranlée, termina la confidence par une péroraison à laquelle bien peu de mères se seraient montrées insensibles :

— Madame, dit-il, je suis vieux et n'ai point

d'enfants; ces deux jeunes gens m'ont fait passer de si doux instants; ils me promettent une vieillesse si sereine, à moi dont l'âge mûr a été ravagé par de cruelles adversités, que j'envisagerais comme une bonne fortune pour moi la permission que vous m'accorderiez d'augmenter leur bien-être... Ainsi, quoique Laurence ait quatre-vingt et quelques mille francs de dot, (ce qui lui revient de sa pauvre mère!) mon intention serait de lui offrir une corbeille de noce de la valeur de cent mille francs... puis, comme il ne me reste plus que des parents éloignés avec lesquels je n'ai jamais eu de relations suivies, je vous promets que je ne m'en tiendrai pas là pour nos enfants...

—Mon Dieu! que vous êtes un digne homme, monsieur Benoît, et que vos amis ont en vous un éloquent défenseur!... s'écria la vieille dame qui avait les larmes aux yeux. Allons, vous vous êtes donné tant de peines pour édifier leur bonheur, qu'il y aurait de la cruauté de ma part à renverser votre échafaudage... Vraiment, je ne m'en sens pas le courage!

Et madame de Melval tendit au vieillard une main que celui-ci porta galamment à ses lèvres.

—

Durant ce long entretien, nos deux amoureux s'étaient totalement abandonnés à leurs rêveries...

Tout à coup une voix connue, amie et palpitante troubla le silence de la nuit.

— Laurence ! Octave ! appelait-elle.

Ils courent, ivres de joie, vers madame de Melval, se précipitent ensemble à ses genoux, et couvrent ses mains de baisers...

— Laurence !... dit madame de Melval d'une voix qui trahissait son attendrissement : je vous confie le bonheur de mon fils !... — Octave ! je te charge du bonheur de Laurence !... — Tous deux, unissez-vous à moi, pour remercier, comme il le mérite, cet excellent M. Benoît...

IV

Le lendemain matin, lorsque madame de Marans arriva aux Charmettes, elle trouva tous ses habitants réunis au salon. Elle remarqua, dès son entrée, l'accord parfait, l'entente amicale qui régnaient entre eux, et n'eut besoin d'aucune autre explication pour être mise au courant du résultat de la conférence de la veille. Se jetant aussitôt au cou de Laurence, elle la traita en sœur. Puis, elle félicita Octave de son

succès, remercia sa bonne mère de ce qu'elle avait bien voulu accéder aux vœux de son frère, et s'empressa de témoigner à M. Benoît la vive satisfaction qu'elle éprouvait en songeant qu'un lien étroit allait désormais l'unir à son aimable fille. — Alors madame de Melval prit sa fille un instant à part, et l'instruisit de celles des particularités de l'histoire de Laurence dont il était convenable qu'elle eût connaissance.

Pendant que les deux dames s'entretenaient ainsi, M. Benoît, Octave et Laurence lisaient ensemble un numéro du *Siècle* que leur avait apporté madame de Marans. — M. Benoît, assis dans un fauteuil, au milieu du salon, tenait le journal; nos amoureux, ayant chacun une main appuyée sur l'une des épaules du vieillard, étaient debout derrière lui, légèrement inclinés, de sorte que leur tête frôlait la sienne.

Les colonnes du *Siècle* étaient remplies de nouvelles concernant le fléau qui décimait alors Paris. Mais comme le chiffre de la mortalité

avait considérablement décru, que l'épidémie avait beaucoup perdu de son intensité, le journal s'attachait à faire concevoir aux populations l'espérance de voir bientôt Paris délivré tout à fait de son funeste visiteur; enfin, il relatait un grand nombre de belles actions, d'actes généreux, à la louange de ceux qui avaient fait plus que leur devoir, dans les circonstances difficiles qu'on venait de traverser. — Dans cette longue liste de faits mémorables se trouvaient intercalés deux entre-filets auxquels nous accorderons une mention spéciale. Le premier était conçu en ces termes :

« Parmi les divers établissements publics où les fonctionnaires ont su, dans ces rudes temps, rivaliser entre eux de courage et de dévouement, nous devons citer, en première ligne, le collége royal Henri IV. Stimulés par l'exemple de leur digne proviseur, M. Auvray, dont l'ardente sollicitude pour ses élèves ne s'est pas démentie un seul instant, et qui avait organisé lui-même le service de l'infirmerie, les em-

ployés de ce lycée ont tous fait preuve d'une admirable abnégation. — Un maître d'études, nommé M. Pinchon, s'est surtout signalé par son zèle soutenu, intelligent, infatigable. Nuit et jour il était sur pied, s'acquittant des fonctions les plus pénibles; aussi, pas un des élèves confiés à sa surveillance n'a péri!... — Quelle gratitude ne devront pas lui porter les parents de ces enfants qui, sans cet homme courageux, serent certainement devenus les victimes du choléra!... Espérons que le gouvernement sera renseigné sur la conduite de M. Pinchon et la récompensera comme elle mérite de l'être... »

— Ah! ah! c'est bien, ça, M. Pinchon! se disait M. Benoît en lisant ces lignes : je suis content de vous... vous avez fait là un fier pas dansmon estime... Nous vous tiendrons compte de ceci, nous...

Comme l'article relatif à M. Pinchon n'avait que médiocrement intéressé Laurence et Octave, attendu que le maître d'études leur était com-

plétement inconnu, il arriva que tandis que le vieillard en était encore à la lecture de ce paragraphe, les deux jeunes gens parcouraient des yeux le suivant. Mais voici que, tout à coup, M. Benoît sent les deux mains qni s'appuyaient sur lui, frémir d'une agitation convulsive. Il lève son regard sur Octave et voit le jeune homme, l'air animé et la figure en feu, en proie enfin à une violente émotion. Il se retourne vers Laurence : celle-ci, pâle comme un linceul, semble prête à s'évanouir. Il reporte ses yeux sur le papier afin d'y chercher la cause de ce trouble subit : un nom frappe sa vue; et il s'empresse de lire ce qui suit :

« M. le docteur Raoul Dubreuil, jeune médecin du plus bel avenir, vient d'être enlevé à la science, à ses nombreux amis, ainsi qu'à sa brillante clientèle.

» Dès l'invasion du choléra, le docteur Dubréuil avait, avec un rare bonheur, prodigué des soins empressés à la baronne d'Ankastroff, charmante veuve suédoise, habitant passagère-

ment Paris. Cette dame, pour ne pas être en reste de générosité, avait cru devoir offrir son cœur, sa main et son immense fortune à celui qui lui avait sauvé la vie. Déjà les futurs époux n'attendaient plus pour célébrer leur mariage que l'époque où la douleur publique serait apaisée, quand le docteur Dubreuil, frappé à son tour du terrible fléau au chevet même d'un malade, a succombé en quelques heures aux atteintes de la redoutable maladie.

» Honneur et regret à la mémoire de Raoul Dubreuil ! »

Les nouvelles que contenait *le Siècle* décidèrent M. Benoît à se rendre au plus tôt à Paris.

Aussi, le dimanche suivant, tandis que tout le monde s'occupait aux Charmettes des préparatifs nécessaires pour commencer les vendanges, le cabriolet de madame de Melval con-

duisait M. Benoît sur la place du Martroy, à Orléans, d'où les messageries devaient le transporter à Paris.

—

Ce qui engageait M. Benoît à partir pour Paris si précipitamment, c'est qu'il ressentait quelque chose d'inexprimable, une sorte de vague et sombre pressentiment.

Nous allons essayer de mieux expliquer notre pensée et la sienne.

Jusqu'à ce moment tous les projets qu'il avait formés avaient réussi avec une facilité si merveilleuse, que le ciel semblait vraiment avoir pris soin de fléchir la rigidité de madame de Melval en même temps qu'il délivrait Laurence de l'un de ses ennemis, Raoul Dubreuil. Or, comme chaque chose a un terme en ce monde, il ne pouvait pas raisonnablement espérer que la fin de ses démarches serait couronnée d'un succès égal à celui qui

avait présidé à leur début : c'est-à-dire que Théodore Froidefond, cet adversaire d'une espèce bien autrement dangereuse que ne l'était celle de Raoul Dubreuil, oublierait M. Benoît, l'unique auteur des revers qui étaient venus fondre subitement sur lui; qu'il lui pardonnerait d'avoir renversé ses espérances, compromis sa fortune, détruit sa réputation; en un mot, qu'il ne chercherait pas à se venger de ce qu'en le faisant asseoir au banc des criminels on l'exposât à se voir privé de la liberté pendant de nombreuses années.

C'est de ce côté que naquirent les appréhensions du vieillard; aussi était-il fermement résolu à ne donner ni trêve ni relâche à l'ex-homme d'affaires avant qu'il ne l'eût réduit à l'impossibilité totale de nuire.

V

Transportons-nous dans une chambre, basse de plafond, formant entre-sol, et dont les murs sans tapisserie laissent apercevoir de nombreuses inscriptions sous la chaux chlorurée dont ils ont été récemment blanchis; le plancher est recouvert d'un carrelage de briques disjointes en maints endroits.

Deux hommes, plus que négligemment vêtus, la cravate à peine enroulée autour du cou, por-

tant casquette, robe de chambre et pantoufles, y sont assis vis-à-vis l'un de l'autre et prennent silencieusement un copieux repas.

Les mets placés devant eux sont contenus dans des assiettes de faïence commune et disposées sans nulle symétrie sur une petite table de bois blanc.

Cette table, qu'aucune nappe ou serviette ne couvre, offre à l'œil un mélange singulier d'incrustations et de reliefs : ici, c'est un cœur enflammé qu'on a transpercé d'une flèche; deux noms d'amants découpés en lettres fantastiques entourent en manière de guirlande cet emblème d'amour.

Là, c'est une date… une espérance ou bien un cruel souvenir.

Ailleurs, des caractères à moitié effacés, des lambeaux de phrases décousues, le tout en un langage fort peu académique. — Arrêtons-nous, car il serait trop long de lire, ne fût-ce que le nom de tous ceux qui ont eu la jouissance de la table en question.

Notez que nous disons jouissance et non possession, attendu que, toute mesquine, toute chétive que soit cette table, elle n'en est pas moins un meuble affecté à perpétuité au local où nous nous introduisons et dont nous allons en un trait esquisser l'intérieur.

La chambre est nue, avons-nous dit, — une planche à bagages, supportant quelques nippes, règne le long des murs; pour tous siéges, un banc massif qui, en ce moment, est couvert de flacons vides et de débris de repas. — Deux maigres couchettes, garnies de couvertures grises, ont été rapprochées toutes deux de la table et remplacent les chaises absentes. — Dans un coin gisent pêle-mêle : un chandelier, ou pour mieux dire une bouteille brune dont le ventre porte plusieurs traînées de suif en larmes et dont le goulot est muni d'une chandelle de six à la livre; une gamelle ébréchée; une cruche en terre cuite, un baquet en bois et un balai... Cette chambre n'a qu'une seule porte et qu'une seule fenêtre. — La porte, qui ouvre sur un

corridor long et étroit, est tellement épaisse qu'on pourrait croire qu'elle a été construite avec des madriers de chêne; de plus, sa ferrure, remarquable par son volume et sa solidité, laisse aisément compter les rivets d'un énorme verrou fermant en dehors. — Quant à la fenêtre, elle n'a ni contrevents, ni persiennes, ni rideaux, ni jalousies, mais, en revanche, elle est garnie de gros barreaux de fer très-rapprochés les uns des autres.

On aura sans doute deviné que nous sommes dans un de ces établissements de répression fondés pour sauvegarder les intérêts de la société. — En effet, l'endroit dont il s'agit n'est autre que la Force, maison d'arrêt et de détention; la cour sur laquelle donne la fenêtre en question est celle dite de la Dette; et le local où sont attablés nos deux personnages est une chambre de la pistole, mot qui signifie : corps de logis réservé aux prisonniers qui, moyennant une rétribution de six à douze francs par mois, obtiennent d'être séparés des criminels de bas étage.

Comme il n'entre nullement dans le but de cet ouvrage, ni de faire une description topographique de l'ancien hôtel du duc de la Force, ni de nous occuper du régime administratif auquel cette prison est soumise, nous reviendrons à nos deux convives.

Après qu'ils eurent consacré environ une demi-heure à assouvir leur appétit, n'entrecoupant leur opération que par des monosyllabes ou des phrases morcelées, ils parurent disposés l'un et l'autre à entamer une conversation suivie.

Or, il serait bon qu'avant d'écouter leur dialogue on se fît une idée de leurs personnes.

L'un était un homme d'une cinquantaine d'années, de taille haute, bien prise, et ne manquant pas de distinction; dans sa jeunesse, avant que la petite vérole n'eût couturé ses traits, sa figure avait dû être belle; il possédait un timbre de voix flatteur, un organe insinuant qui inspirait la confiance. — Celui-ci s'appelait Frédéric Leboulou.

L'autre, dont l'extérieur dénotait un âge beaucoup moins avancé, était fluet, maigrelet, de piètre stature. Il avait des façons félines, regardait son monde en dessous et à la dérobée, parlait lentement, froidement, sans s'échauffer jamais; enfin, il faisait usage de conserves foncées; cet autre-là nous est déjà connu, c'est maître Froidefond, l'avocat consultant.

— Parbleu! mon cher compagnon d'infortune, disait Leboulou : bien vous en a pris de songer à noyer l'humeur noire au fond de quelques fioles de bourgogne... Depuis un mois que vous êtes à la Force et que vous me tenez compagnie dans cette modeste chambrette, vivant de la maigre ration que daigne nous assurer le gouvernement, ne mettant jamais le pied ni dans le préau commun ni dans la dette aux heures où cela nous est facultatif à nous autres pistoliers, vous êtes devenu sec à faire pitié, pâle à faire peur. En temps ordinaire, le régime de chartreux que vous aviez adopté suffirait, à lui seul, pour vous jouer un mauvais tour : à

plus forte raison par l'époque calamiteuse que nous traversons !... rien ne prédispose au choléra, sachez-le, comme l'abstinence et la mélancolie. Pour mon compte, je vous jure que, si je le pouvais, je ne me ferais pas faute de réconfortants... qui nous consolent si bien de la perte de la liberté !...

— Je crois que vous avez raison, monsieur Leboulou, répondit Froidefond.

— Il n'y a pas de monsieur ici, maître Froidefond ! fit avec une feinte brusquerie son interlocuteur, et je vous préviens qu'en cas de récidive je vous inflige une amende, acquittable en liquide...

— Excusez-moi, je suis encore neuf dans l'endroit, mais je finirai par me conformer à ses coutumes.

— Eh ! vous ferez bien... du reste, cela viendra tout seul, soyez-en sûr... le temps, l'exemple et la nécessité opèrent de si drôles de changements !...

— A partir d'aujourd'hui, je m'étudierai à

acquérir votre philosophie, car il est bon de savoir s'accoutumer à tout.

— Voilà qui s'appelle parler comme un livre.

En ce moment, le professeur émérite fut saisi d'un rire fou à la vue d'une maladresse que venait de commettre son élève. — Froidefond, ayant eu besoin d'ajouter de l'assaisonnement à un mets qu'il trouvait trop fade pour son palais habitué à l'ordinaire épicé de la prison, avait voulu s'emparer du sel et du poivre qui étaient placés à l'extrémité de la petite table; or, ces deux condiments étant contenus dans des fonds de verres cassés, il s'était coupé à un taillant imperceptible, avait laissé tomber les deux objets, puis, essayant de les ressaisir, avait, ensuite d'un coup de coude, envoyé rouler une bouteille pleine ainsi que plusieurs assiettes vides.

Tandis que Froidefond, encore tout étourdi du fracas produit par le bris de ces ustensiles, contemplait le dégât d'un air de stupéfaction, Leboulou riait à se tenir les côtes. — Soudain,

en s'ouvrant brusquement, la porte de la chambre livra passage à un robuste gaillard qui, d'un ton insolent, apostropha nos convives en ces termes :

— On se bat donc ici! ou bien démolissez-vous la cambuse?... Mille diables! quand on ne peut pas supporter la boisson, on s'en prive.

Froidefond ne soufflait mot, — mais Leboulou ne se déconcerta pas, habitué qu'il était à ces gracieusetés. Il continua donc de rire, ensuite il offrit un verre de vin au nouveau venu et lui dit, en trinquant avec lui :

— Calmez-vous, mon brave Augustin, et regardez-nous afin de vous convaincre que nous ne sommes ni ivres ni près de l'être... En pérorant et en gesticulant, comme un avocat qu'il est, mon camarade a renversé ces bibelots, ça peut arriver à tout le monde... d'autant mieux qu'ici, plus qu'ailleurs, qui casse les verres les payé... — Allons, soyez gentil, Augustin, et remplissez-nous vite cette bouteille... Réellement je meurs de soif, car le traiteur de chez

qui vous nous avez apporté ces portions, a la main furieusement lourde pour les épices...

Ici il fit une pause. — Voyant qu'Augustin hésitait, et comprenant ce que cela voulait dire, il continua ainsi :

— Vous savez! c'est du cachet vert ; à deux francs la bouteille. Le prix ordinaire n'était que de un franc cinquante centimes... Mais ce n'est pas la peine que vous vous dérangiez pour si peu... pendant que vous serez en train de faire la course, prenez-nous une livre de sucre et un litre de cognac... nous brûlerons un punch dont vous aurez votre part...

— Du brûlot !... ça me va..., dit le colosse, dont les yeux avaient brillé d'un éclair de convoitise ; mais à condition que vous ne ferez plus de bastringue, car si on savait que je vous passe tant de liquide, c'est moi qui recevrais la danse pour vous.

— N'ayez pas peur, répliqua Leboulou; est-ce que nous sommes des enfants ou des ivrognes, par hasard?

Le dettier (détenu pour dettes), qui sentait qu'il avait gagné sa cause, cligna de l'œil d'une manière significative en regardant son camarade.

— Oh! oui, reprit Augustin, vous êtes des messieurs, et celui-ci doit avoir de l'argent puisqu'il est avocat... Pour lors, c'est dit; dépêchons!...

A ces dernières paroles, il allongea le bras et tendit la main. — Froidefond fouillait dans son gousset en interrogeant du regard le commissionnaire de même que s'il lui eût demandé combien il devait lui remettre. — Augustin comprit et se hâta de répondre :

— Quarante sous de vin; — trente sous de sucre; — cinquante sous d'eau-de-vie; — total : six francs...

Froidefond lui donna la somme qu'il avait désignée. — Augustin ne releva sa main qu à moitié. — Nouveau coup d'œil de Leboulou à Froidefond...

— En effet! fit l'homme d'affaires, moi qui oubliais votre étrenne...

Il mit un franc de plus dans la main d'Augustin qui pivota sur ses talons et partit comme une flèche.

Peu après il rentrait chargé de provisions. — On se remit à table. — Le surveillant avala tout d'abord deux rasades coup sur coup.

Par ses adroites cajoleries, Leboulou sut faire jaser Augustin, de sorte que celui-ci leur débita une foule de nouvelles dont quelques-unes satisfirent singulièrement ses auditeurs. — Ainsi, il apprit à Leboulou que le créancier peu endurant qui le retenait depuis dix-huit mois sous les verrous était probablement mort du choléra, puisque le payement de la modique rétribution mensuelle qu'il devait verser à l'avance, pour l'entretien de son prisonnier, n'avait pas encore été effectué; qu'en conséquence le directeur de la Force en avait écrit à qui de droit afin que, si la prévention du délit d'escroquerie qui pesait sur l'inculpé n'était pas suffisamment établie, on eût à aviser sur son élargissement.

Leboulou serra l'aboyeur dans ses bras.

Ensuite, celui-ci leur rapporta, sous forme de propos banal, que le procureur du roi ainsi qu'un juge d'instruction (celui, précisément, qui avait instruit l'affaire de Froidefond) étaient morts tous deux du choléra. — Lorsqu'il nomma le nouveau juge, Froidefond, quoique la chose le touchât de fort près, puisque ce personnage était son parent, fut assez maître de lui-même pour ne rien laisser paraître du contentement qu'il éprouvait.

Le surveillant ne s'éloigna définitivement que lorsque le bol de punch fut épuisé. — Il avait bu les deux tiers du brûlot, ce que Leboulou n'aurait certes pas toléré sans l'heureuse nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Aussitôt que les deux camarades de chambrée furent seuls, Froidefond, à qui les spiritueux avaient un peu délié la langue, devint plus communicatif; il félicita Leboulou sur sa prochaine mise en liberté; puis, il lui communiqua ses espérances au sujet de sa propre délivrance, et lui parla de la parenté qui l'unissait

au nouveau juge d'instruction; enfin, il termina ses confidences par une historiette, débitée du ton le plus naturel du monde, et dans laquelle il prit soin de se poser en victime.

Leboulou ne voulut pas se montrer moins confiant que son compagnon d'infortune. — Il lui raconta donc : « qu'il appartenait à des parents honorables et bien posés dans la société, qui, après ses études achevées, l'avaient placé dans une maison de banque; qu'au bout de cinq à six années d'un travail régulier, il avait été chargé de la caisse dont, à l'instigation d'une maîtresse, il avait détourné une cinquantaine de mille francs dérobés à son patron, espérant que sa famille assoupirait l'affaire en remboursant le banquier. Mais, par malheur, les choses tournèrent autrement, la justice s'en mêla... Bref, il fut condamné à cinq ans de reclusion, qu'il subit à Poissy. — En sortant, il se trouvait être devenu de première adresse à tous les jeux de hasard : il s'associa à une bande de grecs, et vécut du produit de leur industrie commune...

— Mais, un beau jour, la bande fut traquée, dépistée, dissipée. L'argent ne tarda pas à lui manquer; ne se sentant pas capable de rompre ses habitudes et de changer, à son âge, sa manière de vivre, il en fut réduit à contracter des dettes, plus ou moins délicates, plus ou moins consenties de part et d'autre; tellement qu'ayant été décrété de prise de corps, puis arrêté, il fut claquemuré à Sainte-Pélagie, d'où il avait été transféré à la Force, il y avait quelques mois, sous la prévention d'escroquerie. »

Froidefond eut dès lors une opinion nettement arrêtée sur l'homme que le hasard lui avait donné pour compagnon de cellule, ainsi que sur la moralité de ses principes.

Aussitôt que la nuit survint, les nouveaux amis replacèrent leurs lits à leur place, rangèrent la table débarrassée, se couchèrent et s'endormirent.

Dans la journée du lendemain, une voix retentissait à l'entrée du corridor de la pistole. C'était celle de l'aboyeur qui criait :

— Ohé!... là-bas!... ohé!... Frédéric Leboulou!... préparez-vous à partir!...

En un tour de main, Leboulou eut ramassé ses effets; puis, il embrassa Froidefond et lui souhaita bonne chance. Celui-ci, qui avait des projets sur Leboulou, lui offrit quelque argent qui fut accepté avec plaisir; et enfin, il fut convenu entre eux que si Froidefond était élargi d'ici à une quinzaine, il retrouverait son ancien compagnon de chambrée à la rue Pierre Lescaut où Leboulou allait élire domicile.

VI

On peut facilement se rendre compte du plaisir qu'éprouva la vieille gouvernante de M. Benoît au moment où celui-ci apparut inopinément à ses yeux. Mais, aussitôt la première émotion passée, elle demanda pourquoi il ne ramenait pas Laurence ; ensuite, elle l'accusa de témérité pour revenir dans les circonstances qui désolaient la capitale. Sensible à la double preuve d'affection que mademoiselle Rose don-

nait, tant à lui qu'à sa protégée, M. Benoît la rassura sur Laurence, et lui fit part du changement qui allait s'opérer dans la position de la jeune femme.

Le vieillard, après avoir fait une toilette de circonstance, sortit en voiture.

Il se fit transporter d'abord chez son banquier auquel il donna avis d'avoir à mettre à sa disposition, sous un bref délai, les fonds qu'il jugeait utiles à l'exécution de ses projets.

Ensuite il dirigea sa course vers le quartier latin.

Ce fut avec un vif sentiment de plaisir que les deux vieux amis, MM. Auvray et Benoît, se serrèrent dans les bras l'un de l'autre. Après les premiers épanchements, le proviseur manda M. Pinchon, qui ne tarda pas à survenir.

L'ex-expéditionnaire témoigna à M. Benoît, en termes chaleureux, le plaisir qu'il éprouvait de le revoir en bonne santé, puis il lui réitéra l'expression de sa reconnaissance.

— Ne me remerciez pas tant, mon cher Pin-

chon, lui dit M. Benoît en souriant; car, en tout ceci, j'ai bien un peu songé à moi : en effet, croiriez-vous que je viens vous faire une proposition qui, même si elle vous convient, vous laissera des regrets? C'est de vous séparer bientôt de votre digne proviseur ainsi que des nombreux amis que vous vous êtes faits dans l'établissement. La manière dont vous avez rempli vos devoirs, le noble dévouement dont vous avez fait preuve tout récemment, m'engagent à abréger le noviciat que j'ai voulu vous imposer. Consentez-vous à être attaché à ma personne en qualité d'intendant, de secrétaire, de factotum?

Cette ouverture fut acceptée avec de grandes démonstrations de gratitude.

Aussitôt sorti du collége Henri IV, M. Benoît prit la direction du Palais et se rendit immédiatement au cabinet du nouveau juge d'instruction, auprès duquel il fut sur-le-champ introduit.

— Monsieur, lui dit ce magistrat, vous venez

sans doute savoir ce qui s'est fait relativement au prévenu Froidefond?

— Tel est réellement, monsieur, répondit le vieillard, le but de ma visite.

— Ce n'est pas moi qui ai commencé cette instruction, mais, néanmoins, je m'en suis préoccupé dès mon entrée en fonctions; et ayant compulsé le carnet de mon prédécesseur, j'y lus, en marge de l'article concernant le susdit prévenu, une note à l'encre rouge qui m'indiqua que cette procédure devait être conduite avec célérité.

M. Benoît s'inclina en manière d'affirmation.

— Je parcourus donc attentivement toutes les pièces qui composent le dossier du prévenu. A cette lecture, mon premier mouvement fut de croire à la culpabilité de l'accusé; mais, pour l'acquit de ma conscience, je résolus d'interroger moi-même le susdit Froidefond, ce que je fis; et dès lors, vous l'avouerais-je, monsieur? mon opinion à son égard s'est beaucoup modifiée.

— Ah! s'écria aussitôt le vieillard : et puis-je vous demander quel est maintenant votre avis?

— Ce n'est pas, reprit le magistrat, que je doute de la réalité des allégations avancées par une personne de votre caractère, monsieur; mais, réellement, les aveux que m'a faits Froidefond, la manière dont il m'a expliqué certaines particularités, le singulier désintéressement qu'il m'a montré, tout cela, et d'autres considérations encore, me portent à croire qu'il y a eu, dans les actes du prévenu, plutôt imprudence, légèreté, manque de rectitude, qu'intention notoire de frustrer ses clients. De sorte que je suis assez disposé à provoquer de la chambre du conseil un arrêt de non-lieu.

— Il ne m'est nullement permis, monsieur le juge d'instruction, dit avec véhémence M. Benoît dont la figure s'était couverte d'une rougeur soudaine, de contrôler votre appréciation, ni de préjuger en rien de la décision des magistrats dont vous semblez prévoir l'arrêt. Mais pourtant, sachez-le, monsieur, je suis irrévoca-

blement décidé à user de tous les moyens que m'accorde la loi afin de parvenir à faire rentrer la jeune personne que je représente, en possession des fonds qui lui ont été frauduleusement soustraits, je le soutiens, par un misérable dont le feint repentir aura su vous en imposer. — Dès l'origine, j'avais offert de me porter partie civile en l'instance : eh bien, je renouvelle mon offre ; veuillez prendre acte de ma déclaration !

— Il y a entre nous un quiproquo, provenant sans doute de ce que je ne me serai pas clairement expliqué, reprit en se mordant les lèvres le juge d'instruction. Je crois donc devoir vous rapporter en détail l'interrogatoire que j'ai fait subir à Froidefond : « Quelque temps après le versement fait entre ses mains par madame Élise Perrault, les affaires d'un de ses clients l'appelèrent à l'étranger, me dit-il ; son absence se prolongeant au delà du terme supposé devoir lui être nécessaire, il écrivit à l'un de ses confrères pour le prier d'avoir à solder, pour son compte, à madame Perrault, le montant des

intérêts de la somme dont il était le détenteur. Mais ce tiers mourut avant l'époque du payement qu'il était chargé d'effectuer. De sorte que Froidefond, jusqu'au moment de son retour en France, crut que sa commission avait été exécutée et qu'il était parfaitement en règle vis-à-vis de madame Perrault, dont, une fois revenu à Paris, il ne put retrouver la trace. »

Comme vous le voyez, monsieur, ajouta le juge d'instruction en guise de commentaire, Froidefond ne nie nullement sa dette ; seulement il infirme les intentions que vous lui prêtez. Ce qui surtout me porte à ajouter foi à ses dires, c'est qu'il accède volontiers, et sans nulle contestation, à ce que les personnes qui ont des répétitions à exercer contre lui soient toutes satisfaites dans leurs légitimes demandes.

Quant à ce qui est de son dernier départ de Paris, celui qui a motivé son arrestation, il prétend que la lettre menaçante que vous lui écrivîtes lui fit complétement perdre la tête, et que c'est alors que, malgré sa résolution de

vous faire parvenir le montant de la somme qu'il doit à mademoiselle Laurence Perrault, il fut fatalement entraîné à chercher, par la fuite, un abri contre votre ressentiment.

Je m'arrête : je suis magistrat, et, à ce titre, il m'est défendu de parler en homme privé. Je me bornerai donc, monsieur, à vous exhorter à la conciliation, au lieu de faire appel à votre générosité ; vous faisant observer, toutefois, que pleine latitude vous est acquise quant aux démarches que vous jugeriez convenable d'entreprendre ultérieurement.

— Mon Dieu ! reprit avec bonhomie M. Benoît, que les explications de son interlocuteur avaient un peu calmé, je ne veux point la mort du pécheur, moi : je ne désire que sa conversion ; et, puisque Froidefond est disposé, dites-vous, à nous rembourser ce qui nous est dû, de mon côté, mais uniquement pour vous complaire, sachez-le, monsieur, je consens à me désister. Cependant, je ne vous cacherai pas qu'ayant été instruit, par un hasard heureux, des

dispositions secrètes, des menées ténébreuses de notre adversaire, ses intentions coupables me sont parfaitement démontrées. En conséquence je vous prie, monsieur, de ne pas lui laisser ignorer que j'aurai soin de me prémunir contre toute tentative de sa part... Bref, qu'il prenne garde à lui, car j'aurai l'œil ouvert sur sa conduite!

— Je suivrai vos recommandations à la lettre, croyez-le, monsieur, dit le juge d'instruction, enchanté de voir la tournure que prenait cette affaire; et, de plus, ajouta-t-il, je conseillerai à Froidefond de s'expatrier, car ce qu'il nous importe, n'est-il pas vrai? c'est qu'il aille se faire pendre ailleurs... Maintenant, puis-je vous demander quand il vous plaira recevoir les fonds qui font l'objet de votre réclamation?

— Aussitôt que vous le jugerez convenable, monsieur.

— Veuillez m'honorer demain, dans l'après-midi, d'une seconde visite; il est probable qu'alors je me trouverai avoir été définitivement

autorisé à faire entre vos mains la remise du montant de votre créance.

La conversation en resta là.

Ces deux messieurs s'étant salués, M. Benoît se retira.

— Mordienne! se disait le vieillard en regagnant la rue du Dragon, tout finaud que vous soyez, maître Froidefond, vous laisserez de votre laine entre mes griffes!... Pourtant vous n'avez pas à vous plaindre de nous, nous avons été magnanime à votre égard... mais... tenez-vous pour averti, et cessez vos attaques; car cette fois-ci, ce serait, entre nous, une rude guerre, je vous en préviens!

Le jour suivant, M. Benoît reçut du juge d'instruction la somme de cent douze mille francs. Il donna par écrit, au magistrat, acte de son désistement; de sorte que, dans la soirée du lendemain, l'ex-homme d'affaires, devant qui s'étaient ouvertes les portes de la Force, rejoignait d'un pied furtif, son acolyte, Frédéric Leboulou, dans un bouge de la rue Pierre-Lescaut.

VII

A la maison de la rue du Dragon, les appartements de M. Benoît présentaient en ce moment un désordre complet. — Les armoires, les commodes, les buffets, les placards étaient tout grands ouverts ; des tiroirs pleins ou vides couvraient le plancher pêle-mêle avec des coffres et des malles; les tables se trouvaient encombrées de linge, de vaisselle, d'argenterie ; en un mot il ne restait en place, en fait d'objets d'a-

meublement, que ce qui était indispensable pour constituer un pied-à-terre. Le chevalet, les ustensiles de peinture du vieillard, son tour et ses outils étaient à moitié emballés.

Dans la pièce qui, autrefois, avait été plus particulièrement affectée à Laurence, le père Latuile cognait à tour de bras sur une caisse à laquelle il adaptait un couvercle, tandis que la gouvernante furetait scrupuleusement dans tous les coins afin de s'assurer que rien n'avait été oublié.

— Dites donc, mademoiselle Rose! hasarda le portier qui, suspendant une minute son travail, essuyait la sueur qui ruisselait de son front ; croiriez-vous qu'un vieux dur à cuire comme moi ne peut entendre sans une vive souffrance le bruit du marteau qui ferme les caisses?

— Du courage! père Latuile, reprit la gouvernante : faut savoir se réjouir du bien qui arrive à nos voisins, quand même nous n'y trouvons ni profit ni avantage.

— Certainement que j'en suis joyeux pour cette brave demoiselle!... répliqua le portier ; mais quand je pense que vous allez tous nous quitter, les larmes me viennent aux yeux.

— Ah çà! dit la gouvernante, d'un ton où perçait cependant son émotion, il semblerait que nous nous apprêtons à partir pour un pays d'où l'on ne revient plus... Bah! ne vous chagrinez pas si fort... vous nous reverrez peut-être plus souvent que vous ne le désirez, père Latuile, à cause du dérangement que nous vous occasionnerons...

Sur ces entrefaites, M. Benoît, ainsi que nous l'avons vu, avait mené à bonne fin la chose la plus importante de celles qui avaient motivé son retour à Paris; il songea à se remettre en route pour Orléans. Il savait pertinemment qu'Octave et Laurence devaient être dans une grande impatience de le revoir, puisque c'était de lui que dépendait encore leur bonheur.

M. Benoît consacra donc quelques jours à

de nombreux achats qu'il fit dans les principaux magasins. Ici, c'était une corbeille de mariée; là, des objets indispensables à deux nouveaux époux; ailleurs, une foule de ces jolis riens qui procurent aux gens aisés les douceurs du confort intérieur. Il expédia le tout à madame de Marans, à laquelle il avait eu la précaution d'écrire quelques lignes pour la prier de n'instruire ni sa mère, ni son frère, ni sa future belle-sœur, des envois qu'il lui adressait, attendu que, leur ménageant à tous une surprise, il était nécessaire qu'elle lui prêtât son concours discret.

Quarante-huit heures après, le coupé d'une des diligences Laffitte et Caillard emportait vers Orléans trois personnes de nos amis, savoir : M. Benoît, mademoiselle Rose et M. Pinchon.

Or, il est indispensable qu'on sache que, le lendemain matin, au moment où la lourde machine, arrivée à sa destination, venait de s'arrêter sur la place du Martroy, deux voyageurs (l'un de grande et l'autre de petite taille)

qui descendaient de l'intérieur de la voiture, entrèrent ensemble à l'hôtel des messageries afin d'y retenir un gîte; mais l'un des deux, le petit, ayant par hasard entrevu la figure de l'ex-clerc, se couvrit aussitôt le visage avec son mouchoir de poche, comme s'il eût souffert d'une fluxion; puis, saisissant son camarade par le bras, il l'entraîna vivement hors de l'hôtel.

Ces deux voyageurs n'étaient autres que Frédéric Leboulou et maître Théodore Froidefond.

—

A l'extrémité de la rue des Huguenots, à Orléans, est un établissement généralement connu sous le nom de café Morin; outre la salle commune, le café proprement dit, il se compose aussi d'appartements particuliers où les consommateurs peuvent se faire servir des repas en tête à tête.

Dans un de ces cabinets, un homme se pro-

menait avec impatience, tantôt frappant le parquet du talon de sa botte, tantôt avalant quelques gorgées d'absinthe pure. — Lassé de ce manége, l'individu ouvrit une petite fenêtre et se prit à regarder au dehors s'il ne verrait point venir la personne qu'il attendait.

Dans cette chambre était dressée une table de deux couverts.

— Être encore à jeun après midi! s'écria le promeneur; voilà qui est contraire à mes habitudes... Je ne saurai jamais me faire à ce régime... Avec cela que cette infernale absinthe me creuse l'estomac en diable!... Arrivera-t-il, cet avocat à lunettes et sans cause?... S'il tarde cinq minutes encore, je me mets à table sans lui... Ah! enfin le voici!

Alors Frédéric Leboulou ferma la croisée et sonna pour qu'on servît le déjeuner.

Au même instant, Théodore Froidefond entrait, portant empreints sur sa figure les signes d'un désappointement visible.

— Sapristi! mon cher Théodore, dit Frédé-

ric, vous avez donc juré de me laisser mourir de faim? Allons, à table! et dépêchons-nous de réparer le temps perdu...

— Mon Dieu! que vous êtes un cruel homme, Frédéric, avec votre éternel besoin de boire et de manger! Quant à moi, je n'ai ni faim ni soif tant je suis d'humeur maussade...

— Bah! vos affaires iront-elles mieux parce que vous vous soumettrez au régime? Déjeunons, c'est le plus pressé; ensuite vous me conterez vos ennuis et nous aviserons au moyen de vous tirer d'embarras...

Froidefond se mit à table en maugréant; puis, aussitôt qu'il s'aperçut que Leboulou commençait à être rassasié, il entama ainsi la conversation :

— Ce sera donc mon éternel cauchemar que ce maudit M. Benoît! quelle fatalité incompréhensible le pousse donc ainsi à la traverse de toutes mes entreprises! Aussi, n'est-ce plus seulement de la haine que j'éprouve contre lui, c'est une sorte de fureur... Vrai Dieu! ma rage

est à son comble, et je ne sais pas ce que je donnerais à celui qui me débarrasserait de lui!

— Pardon, cher Théodore, reprit Leboulou, il vous échappe que je ne suis au courant ni de vos projets avortés jadis, ni de ceux que vous cherchez à réaliser maintenant.

— Hum! hum! Ceci est bien simple pourtant! Ce satané M. Benoît m'a précédé ce matin même chez le notaire chargé de la vente du Bois-Chéri, et lui a fait des propositions telles, que moi, qui espérais l'obtenir à vil prix, et non pas courir les risques d'une vente aux enchères, je me verrai peut-être réduit à renoncer aux avantages d'une opération que je couvais depuis longtemps...

— Fort bien! reprit Leboulou, mais je continuerai à vous faire observer que je ne sais pas du tout ce que c'est que le Bois-Chéri; si vous voulez de mes services, au moins faut-il vous expliquer plus clairement... Voyons, parlons nettement et jouons cartes sur table, c'est-à-

dire : ordonnez et payez, moi j'exécuterai; voilà tout.

Froidefond se décida à communiquer à Leboulou ce qui suit :

— Je vais m'expliquer catégoriquement : Un certain Raoul Dubreuil possédait près d'ici, à une lieue d'Orléans, une fort belle propriété provenant de l'héritage d'un de ses oncles et appelée le Bois-Chéri. Il eut besoin d'argent et vint me demander un bailleur de fonds, lequel pourrait prendre hypothèque sur le domaine qu'il assurait n'être nullement grevé. Je fis, en conséquence, prêter à Raoul Dubreuil une vingtaine de mille francs par un homme de paille qui me couvrait de son nom : cette somme dissipée, Raoul revint à la charge ; mais n'étant pas en fonds, je fus obligé de remettre ce nouveau prêt à quelques jours de là. Dans l'intervalle, notre gaillard dépista quelqu'un de plus accommodant que moi, et cessa d'avoir recours à mon intermédiaire supposé; si bien qu'il acheva de gaspiller en peu de temps l'héritage

qui lui était échu, lequel devint la proie de ses créanciers. Or, comme en principe mon intention était de me substituer petit à petit aux lieu et place de notre prodigue, la détermination qu'il avait prise dérangeait mes plans, et je vendis ma créance sur le Bois-Chéri avant l'arrêt de son expropriation.

Sur ces entrefaites, survint mon arrestation et ses suites. Vous ai-je dit ce qu'il m'en a coûté, Frédéric, pour racheter ma liberté?... Non... eh bien! c'est à ne pas y croire... une somme fabuleuse!... cent quatre-vingt mille francs!... — Ce Benoît, à lui seul, m'a tiré de l'aile une plume d'or de cent douze mille francs. — Pensez-vous qu'il y ait de quoi haïr cet homme?... Oh! quand donc pourrai-je assouvir sur lui ma vengeance?...

— Prenez votre café tandis qu'il est chaud, Théodore, cela vous fouettera le sang et réveillera votre imagination... J'ai une idée...

— Quelle est-elle?... parlez!...

— Non... pas encore; laissez-la mûrir dans

mon cerveau, et continuez ce récit auquel je prends un vif intérêt...

— Maintenant que mes démêlés avec la justice m'interdisent l'exercice de ma profession, j'avais songé à acheter le Bois-Chéri. Cette propriété qui, entre les mains d'un homme actif, atteindrait bientôt une valeur de deux cent mille francs, n'aurait peut-être pas trouvé, vu son mauvais état actuel, un acheteur pour la moitié de cette somme, si mon ennemi ne se fût imaginé d'en vouloir faire lui-même l'acquisition; et cela, précisément avec les beaux écus qu'il a su me soutirer.

— Et à quoi croyez-vous devoir vous résoudre?...

— Je tenterai d'abord les chances de l'enchère qui doit avoir lieu demain. Puis, si je suis contraint d'abandonner mes prétentions sur le Bois-Chéri... eh bien! nous nous donnerons le temps de voir venir les événements, car il m'importe de ne pas agir imprudemment...

— Bah! encore de la diplomatie! avec ce système vous n'aurez jamais besoin de mes services, repartit Leboulou.

— Si fait! car, dès demain, vous aurez à me remplacer. Mes soupçons me portent à croire que mon ancien clerc, cet individu que nous avons rencontré en descendant de diligence, est devenu l'agent de mon adversaire. Il ne m'est pas permis de paraître à l'audience des criées; vous me suppléerez donc, n'est-il pas vrai, Leboulou? — Vous pousserez l'enchère en mon nom...

— Très-volontiers; je suis à vos ordres.

— Puisque nous voilà sur ce chapitre, retenez bien ceci : la vente devant avoir lieu au comptant, c'est-à-dire, en ne laissant à l'adjudicataire qu'un délai de huit jours pour opérer le versement, je ne puis dépasser le chiffre de cent vingt mille francs, somme qui constitue le reste de mon avoir. Au surplus, je serai là aussi; je me posterai dans un coin et vous aurez soin d'étudier du regard mes intentions.

— Soit! mais, permettez-moi de vous l'avouer, je trouve que vous êtes encore à l'abécédaire du métier. Vous vous amusez ainsi aux bagatelles de la porte, mon cher!...

— Je ne comprends pas...

— Allons donc!

— En vérité... expliquez-vous.

— Ne m'avez-vous point fait entendre, à la Force, que ce Benoît est plus riche qu'un nabab?

— Et puis?

— Et puis!... Que vous êtes simple! Faut-il vous mettre les points sur les i?

— Vous devenez de plus en plus inintelligible pour moi...

— Je commence à croire, Froidefond, reprit Leboulou en lâchant une bouffée de tabac, et en se prélassant sur son siége, que vous n'avez pas plus envie de vous venger de lui, que de recouvrer les cent douze mille francs dont il vous a fait rendre gorge.

— Si j'y tiens!... s'écria l'homme d'affaires dont les yeux s'étaient injectés de sang.

— Tenez, nous reparlerons de cela après l'enchère; si le résultat de la séance de demain vous était favorable, je m'arrangerais de manière à mener tout seul à bonne fin le projet qui me préoccupe; s'il vous est contraire, alors le désappointement que vous causera cette nouvelle défaite vous disposera, j'en suis convaincu, à entrer dans mes vues.

— Vous éveillez en moi de terribles idées, Leboulou! dit l'ex-homme d'affaires dont la physionomie était devenue livide : brisons là-dessus, je vous prie...

— Je me tais... A propos, je suis à sec, maître Théodore.

— Quel gouffre que cet homme-là! se dit à part lui l'homme d'affaires en remettant deux ou trois pièces d'or à son compagnon.

— A quelle heure l'audience des criées? lui demanda celui-ci.

— A midi; mais pour Dieu! ménagez-vous... Il serait bon que demain vous fussiez calme, que vous jouissiez de tout votre sang-froid.

— Ah! ah! ah!... Deux ou trois heures de sommeil me suffisent.

Froidefond sonna et solda la carte; puis nos deux compères se séparèrent.

Les prévisions de Froidefond se réalisèrent; le lendemain, M. Pinchon se trouvait à l'audience des criées; il fut aperçu un instant avant l'ouverture de la séance, causant en particulier avec le fonctionnaire public chargé de procéder à l'adjudication de Bois-Chéri.

Le local affecté à ces sortes de ventes était comble, mais il était facile de reconnaître que la foule se composait en majeure partie de curieux et que les amateurs étaient clair-semés.

Les enchères s'ouvrirent sur une mise à prix de soixante et quinze mille francs. Une lutte assez vive s'établit entre les diverses personnes de la localité qui poussèrent jusqu'à cent mille francs. A ce chiffre le débat se renferma entre deux concurrents étrangers, inconnus tous les deux aux gens qui composaient l'auditoire; l'un était M. Pinchon; l'autre, Frédéric Lebou-

lou. Quant à ce dernier, ses regards étaient moins souvent dirigés vers le prétoire que vers un coin de la salle où se trouvait un monsieur fort pâle, portant des lunettes, vêtu de noir, et qui, de la main droite, tenait un mouchoir appliqué sur sa figure. Cet homme était Théodore Froidefond.

M. Pinchon avait mis cent dix-neuf mille francs, Leboulou alla jusqu'à cent vingt. — Il y eut alors un moment de répit. Le cœur de Froidefond ne battait plus; ses jambes fléchissaient; tout son corps frissonnait; il fut obligé de s'adosser au mur, tant son émotion était violente. — Déjà il se croyait certain de la victoire, lorsqu'il entendit retentir la voix de son ancien clerc qui, pour en finir, ajoutait cinq mille francs à la précédente enchère.

Froidefond poussa un soupir d'angoisse et sortit de l'audience en trébuchant comme un homme frappé de vertige.

Personne ne couvrit l'enchère de cent vingt-cinq mille francs, et le domaine du Bois-Chéri

fut définitivement adjugé à M. Benoît-Joseph de Langlade.

—

Vers le soir de cette même journée, deux personnages se promenaient le long de la chaussée qui borde la Loire sur la route de Tours. Ils parlaient à voix basse comme s'ils eussent craint qu'on n'entendît leurs paroles; leurs gestes étaient animés, saccadés; de temps à autre, ils s'arrêtaient, épiant de l'œil et de l'oreille s'il ne survenait pas quelque indiscret.

— Oui, maître Froidefond, je vous le répète, disait Leboulou : jamais pareille occasion ne se représentera. Une fois que le délai fixé pour le versement de la somme, moyennant laquelle il s'est rendu adjudicataire du Bois-Chéri, sera expiré, du diable si notre vieux Crésus s'avisera de conserver par-devers lui des valeurs aussi considérables. Il est donc urgent que vous vous décidiez sans nul retard!...

— Chacune de vos paroles, Frédéric, reprit Froidefond d'une voix caverneuse, pénètre dans mes entrailles, et me brûle comme un fer rouge !...

— Il ne s'agit pas de parler, maintenant; il faut agir... Avez-vous peur?...

— Peur! dis-tu, s'écria Froidefond qui, arrachant ses lunettes par un brusque mouvement, lui montra un visage animé par la colère et l'audace.

Leboulou, frappé de stupeur, recula d'un pas.

— Ah!... ah!... c'est toi qui as peur maintenant !... poursuivit Froidefond.

— Moi? par exemple! reprit Leboulou qui feignit de ricaner.

— Trêve de bravades! Vois-tu, Leboulou, à te parler franchement, je suis las de cette existence!... Il faut que je tente à tout prix de corriger la fortune... Voyons, continua-t-il en toisant Leboulou des pieds à la tête, votre courage est-il en proportion de la vigueur de votre bras?

— En douteriez-vous? répliqua celui-ci.

— C'est qu'une fois en train, il ne s'agira plus de reculer.

— Tant mieux, morbleu!

— Ainsi je puis compter sur vous?

— Certainement.

— Quelle que soit l'extrémité à laquelle le hasard nous réduise?

— Pardieu oui!... Mais à une condition, cependant...

— Laquelle?

— Part à deux!

— Rien de plus juste...

— Alors je suis votre homme.

Ils se tendirent la main et scellèrent leur pacte par une rude étreinte.

— Vois-tu, mon cher Leboulou, disait l'ex-homme d'affaires tandis qu'ils regagnaient la ville à pas lents : nous ne devons agir qu'avec une excessive prudence; la moindre indiscrétion, la plus légère maladresse, non-seulement serait capable de nous faire échouer

dans notre entreprise, mais encore suffirait à nous compromettre tous les deux bien gravement!...

— Je serai sourd comme la tombe et muet comme la mort!...

— C'est ce qu'il faut... A propos, mon plan est tout organisé dans mon esprit... je te le communiquerai en temps opportun; le plus pressé, c'est de me dénicher un individu qui, moyennant une couple de cents francs, serait enchanté de nous battre les buissons pour en faire lever le gibier...

— Il est bon de ne pas nous compromettre inutilement. L'idée est bonne. Notre présence à l'audience de ce matin a pu être remarquée; en cas de malheur... je me charge de trouver l'homme qui nous est nécessaire...

— J'y compte... — As-tu de l'argent?

— Non!...

— Tiens, voici cinq napoléons... tâche d'employer fructueusement ta soirée, et de m'amener bientôt l'auxiliaire qui nous est indispensable.

— Demain à midi, je vous amènerai notre homme : c'est moi qui vous en réponds.

A ce moment, ils se séparèrent et partirent chacun de leur côté.

Une heure après l'entretien qui précède, Leboulou s'étant affublé d'une blouse et d'une casquette, se mit à parcourir ces hôtelleries plus que modestes où d'ordinaire gîtent les ouvriers rouleurs ainsi que les industriels ambulants.

Déjà ces espèces de caravansérais commençaient à se fermer, lorsque, désespérant de rencontrer ce soir-là celui qu'il cherchait (il était près de minuit) et passant dans la rue de la Treille, il entendit de grandes clameurs dans un cabaret de bas étage. — Il y entra et vit un gaillard à larges épaules et à très-gros favoris rouges, lequel, à moitié gris, refusait de payer sa consommation faute d'argent et s'apprêtait à rosser le maître de l'établissement qui réclamait son dû. Du premier coup d'œil Leboulou jugea que cet ivrogne récalcitrant pourrait à jeun bien faire son affaire ; il s'approcha donc de lui,

lia conversation, lui paya de nouveau à boire et finit par solder son écot et le sien, puis il l'entraîna dans la rue des Huguenots où ils achevèrent la nuit à la lueur des flammes bleuâtres d'un énorme bol de punch.

Le lendemain à midi, Leboulou conduisit sa nouvelle recrue au café Morin, sous prétexte d'y faire un copieux déjeuner.

L'ex-homme d'affaires était à son poste, avec sa ponctualité habituelle. Il jugea du premier coup d'œil que l'individu était l'homme qu'il fallait pour la circonstance. — On se mit à table, on but sec, on causa haut, puis bas ; enfin, quand ils eurent fait jaser l'individu, nos deux coquins tentèrent si bien l'ivrogne qu'il se livra entièrement à eux. — Froidefond lui remit aussitôt cent francs, les cent autres ne devant lui appartenir qu'après l'exécution du traité.

VIII

Aux *Charmettes*, où l'absence de M. Benoît paraissait bien longue, on avait déjà commencé à préparer les divers ouvrages qu'à la campagne on réserve pour les journées tristes de l'hiver. Or, un matin qu'Octave, sa mère, et Laurence étaient en train de prendre le café, la grosse servante joufflue, que nous connaissons déjà, accourt tout effarée et annonce à sa maîtresse qu'un pan de mur qui sépare

les Charmettes du *Bois-Chéri* s'est écroulé ou a été renversé volontairement pendant la nuit.

Étonnement général, on se lève de table et l'on s'empresse de se rendre sur le lieu du sinistre.

Lorsque Octave, Laurence et madame de Melval en furent arrivés à cent pas environ, ils aperçurent effectivement une large ouverture pratiquée dans le mur. — Ils approchent; leur étonnement redouble en voyant que les gravats provenant de la démolition ont été disposés de manière à former un passage entre les deux domaines... Ils se perdaient en conjectures, lorsque de bruyants éclats de rire partent soudain d'un massif de verdure peu éloigné. Aussitôt après, paraissent à leurs yeux M. Benoît et madame de Marans qui s'élancent en riant à leur rencontre ; ils sont suivis de deux autres personnes (M. Pinchon et mademoiselle Rose) qui portent une énorme corbeille de mariée...

Nos amoureux, à qui tout s'explique dès lors

se précipitent dans les bras de leur bienfaiteur qui leur rend largement leurs caresses. Puis, ce fut, de la part des trois habitants des *Charmettes*, un concert de récriminations affectueuses contre madame de Marans qui s'était faite la complice de M. Benoît.

On rentra au salon. — Alors M. Benoît engagea ses jeunes amis à visiter le contenu de la corbeille, ce qu'ils firent volontiers. Ils poussèrent des cris de véritable admiration en contemplant les bijoux, les riches tissus des étoffes merveilleuses que le vieillard avait eu soin d'y réunir. Mais ce fut bien autre chose encore lorsque, au fond de la corbeille, ils trouvèrent un petit portefeuille en maroquin vert contenant, outre les cent douze mille francs qui appartenaient à Laurence, un acte de donation de la propriété du *Bois-Chéri*, passé en faveur des deux futurs époux.

Madame de Melval, au moment où M. Benoît cherchait à s'esquiver pour se dérober aux témoignages de reconnaissance que lui prodi

guaient ses jeunes amis, saisit le vieillard par la main et lui dit d'un air souriant et malicieux :

— A notre tour, monsieur Benoît, de vous rendre surprise pour surprise...

— Est-il possible?

— Oui... En votre absence, Laurence m'a confié un manuscrit que lui avait légué sa mère, à son lit de mort, avec injonction formelle de n'en prendre connaissance que lorsque son sort serait définitivement assuré. — Cette chère enfant! pour ne pas l'attrister, je lui ai jusqu'à cette heure caché quels furent les malheurs qui entourèrent son berceau : moi, seule, j'ai lu le manuscrit. Cependant, il faut bien qu'elle finisse par savoir à qui elle doit le jour...

— Oh! oui, madame... Parlez, je vous en conjure! reprit Laurence d'un ton suppliant...

— Je joins mes prières aux siennes, madame! reprit M. Benoît avec feu.

— Au reste, poursuivit madame de Melval, sa naissance est assez honorable pour que nous

n'en fassions pas plus longtemps mystère... Perrault n'est pas le nom de sa mère...

— Comment se nommait-elle donc? s'écrièrent tous les assistants à la fois.

— La pauvre femme, elle a bien souffert! Mais aussi combien ne se réjouira-t-elle pas du haut des cieux en voyant le bonheur qui attend son enfant!... Je la remplacerai sur la terre, n'est-ce pas, Laurence?

— Merci, merci, madame!...

— Plus tard nous reparlerons d'elle... — Mais c'est de son époux, du père de Laurence qu'il est urgent que nous nous occupions...

— Oui, madame!... oui, ma mère!.. firent les trois jeunes gens.

— Vous me faites mourir d'impatience, madame! ajouta M. Benoît.

— Nous aurons encore besoin de votre aide, dit la maman au vieillard, afin que vous nous retrouviez ce père barbare...

— Mais au nom du ciel! qui est-il? s'écria M. Benoît.

— C'était un magistrat d'un rang élevé...

— Un magistrat !...

M. Benoît pâlit en poussant une exclamation.

— Oui... un ancien président de la cour royale de Rennes...

— Oh ! que dites-vous ! Ne vous trompez-vous pas ? Son nom ! son nom ! disait M. Benoît d'un air égaré, tandis que tous les assistants étaient au comble de l'étonnement, en voyant le trouble auquel était en proie le vieillard.

— Son nom, reprit madame de Melval, Joseph de Langlade...

— Grand Dieu !...

— Et celui de sa femme...

— Grâce ! grâce, madame !... Laurence ! ma fille !

En prononçant ces dernières paroles, le vieillard s'était évanoui. — Octave, qui l'avait reçu dans ses bras, le porta sur un canapé. — On lui prodigua les soins les plus empressés,

il revint à la vie, et en ouvrant les yeux il aperçut Laurence agenouillée près de lui, dévorant ses mains de baisers en même temps qu'il les arrosait de larmes.

— Octave! Octave! dit le vieillard, levant les yeux vers le ciel, c'est vous qui m'avez rendu mon enfant!

Nous renonçons à décrire les transports d'allégresse qui éclatèrent aux *Charmettes* quand fut passée l'émotion suscitée par cet événement aussi heureux qu'inattendu; lorsque mademoiselle Rose apprit cette nouvelle de la bouche même de Laurence, elle oublia complétement la distance qui la séparait de la fille de son vieux maître et ne put s'empêcher de la saisir entre ses bras et de la serrer avec effusion sur son cœur.

Plus tard, M. Benoît, renfermé dans son appartement, lisait le manuscrit qu'avant de mourir madame Perrault avait remis à Laurence.

IX

Mon enfant, quoique ces lignes aient été tracées depuis longtemps, je les ai relues à une de ces heures où, sentant tarir en moi les sources de la vie, je ne pouvais plus m'abuser sur mon sort... Tu peux ajouter foi à ces dernières paroles qui sont celles d'une mourante.

Hélas! pauvre Laurence, ta mère et toi, vous avez été victimes de cruelles et funestes apparences!... — Quoi qu'il en soit, si jamais le ciel

te conduit dans les bras de ton père, pardonne-lui comme je lui pardonne, et qu'il sache que sur le point de rendre le dernier soupir, mon unique vœu est qu'il doive à sa fille les consolations de sa vieillesse.

Mon véritable nom est Élise de Grandchamp.

Ma famille, une des plus recommandables des environs de Vannes, perdit la majeure partie de sa fortune à la suite des troubles révolutionnaires; j'étais alors fort jeune. Plus tard, mes parents se fixèrent à Rennes afin de mieux pouvoir surveiller mon éducation... — J'avais quinze ans lorsque je perdis ma mère. — Du jour où s'était écroulée sa position brillante, la pauvre femme avait graduellement dépéri; son existence n'avait plus été qu'un long martyre, adouci cependant par l'amour de sa fille. En la rappelant à lui, Dieu ne fit donc qu'abréger ses souffrances. — Dès lors, mon père devint mon seul appui et mon unique guide.

Lorsque j'atteignis ma dix-huitième année,

il me lança dans le monde, car, malgré la perte de notre fortune, nous étions encore accueillis avec distinction dans la meilleure société de la ville de Rennes; un jeune homme nommé Jules Belmont s'y rencontra fréquemment avec nous et il me fut bientôt facile de m'apercevoir que ma vue faisait sur lui une impression profonde. En effet, il ne tarda pas à demander à mon père la permission de m'adresser ses hommages, ce qu'il obtint après quelques explications préalables.

La position de fortune de Jules Belmont autorisait assurément ses prétentions, car son père passait pour un des plus riches négociants de la contrée. — De mon côté, (pourquoi ne l'avouerais-je pas?) je payai d'un tendre retour une affection que légitimait le consentement de mon père.

Notre union était sur le point de se conclure, lorsque survint une crise commerciale qui ruina totalement la famille de mon prétendu.

En présence du désastre qui le frappait, Jules Belmont prit une détermination qui prouvait la dignité de ses sentiments. Il rendit à mon père la promesse qu'il en avait reçue et, en échange de son sacrifice, il n'implora de moi qu'une grâce, celle de lui conserver ma foi quelques années encore, pendant lesquelles il allait, en s'expatriant, tenter de regagner ce qu'il avait perdu; après quoi, si le destin secondait ses efforts, il viendrait réclamer ma main.

La conduite de Jules Belmont toucha profondément mon père; aussi acquiesça-t-il complétement à sa prière. Quant à moi qui, à l'âge que j'avais, ne comprenais pas combien il est important que le mariage soit entouré de certaines convenances sociales, je ressentis un vif chagrin de la détermination qu'avait prise ce jeune homme.

Trois années s'écoulèrent, durant lesquelles nous n'entendîmes plus parler de l'exilé.

Vers cette époque la santé de mon père, flo-

rissante jusqu'alors, déclina tout à coup. Les médecins ne purent arrêter les progrès de la maladie, de sorte que le vieillard redoutant de quitter ce monde avant d'avoir assuré l'avenir de sa fille, songea à un nouvel établissement pour moi. Le silence de Jules Belmont légitimait en quelque sorte cette résolution.

Entre toutes les personnes avec lesquelles M. de Grandchamp avait conservé des relations d'amitié, on comptait M. de Langlade, conseiller à la cour de Rennes.

Ce magistrat avait le double de mon âge, c'est-à-dire, que j'entrais à peine dans ma vingt-troisième année tandis qu'il approchait, lui, de sa quarante-deuxième ; mais il rachetait cela par une foule d'avantages essentiels : sa loyauté, sa probité étaient proverbiales ; son commerce facile ; les malheureux vantaient sa bienfaisance, et chacun faisait l'éloge de la pureté de ses mœurs ; enfin, il jouissait d'une immense fortune.

Un jour donc, que je me trouvais seule avec lui dans le salon, il me parla ainsi :

— Mademoiselle, je dois vous apprendre que j'ai fait la demande de votre main à monsieur de Grandchamp qui serait assez disposé à accéder à mes désirs si vous daigniez ne pas y mettre obstacle. — Vous êtes donc la maîtresse de mon sort, mademoiselle; aussi viens-je renouveler près de vous la proposition que j'ai eu l'honneur de soumettre à monsieur votre père...

Surprise d'un pareil discours dans la bouche de quelqu'un qui avait, il est vrai, des droits à mon estime, mais pour lequel je ne pouvais rien éprouver qu'une amitié ordinaire :

— Je suis certes fort honorée de votre recherche, monsieur, balbutiai-je; mais il n'appartient qu'à mon père d'apprécier vos offres... Quelle que soit sa décision, je m'y soumettrai en fille obéissante.

M. de Langlade reprit avec un ton d'excessive bonté :

— Je vous remercie de vos paroles, mademoiselle : j'y vois que vous n'éprouvez aucune

répulsion pour moi. Soyez convaincue d'une chose, c'est que si votre sort m'est confié, je travaillerai de toutes mes forces à vous rendre heureuse.

Ensuite, l'entretien ayant pris un autre tour, il m'avoua être instruit des rapports qui avaient autrefois existé entre M. Jules Belmont et moi, il ajouta que la constance dont j'avais fait preuve en cette occasion lui était un sûr garant de l'attachement que j'aurais à mes devoirs.

Durant la dernière partie de cet entretien, la figure grave et sereine de M. de Langlade s'était animée d'une telle expression de bienveillance paternelle, que je fus totalement rassurée sur l'avenir d'une existence dont il venait d'ouvrir l'horizon à mes yeux.

Trois mois après, j'étais l'épouse de M. de Langlade.

Quant à M. de Grandchamp, mon pauvre père, peu de temps après, hélas! l'âge et la maladie l'avaient enlevé à ma tendresse.

Au bout d'un an de mariage, j'en étais venue

à ressentir pour M. de Langlade, non pas une passion violente, mais une affection douce, tendre et sincère. — Ce qui avait opéré ce prodige, c'étaient l'égalité de son humeur, ses prévenances empressées, ses attentions soutenues et le charme de ces mille détails d'intérieur dans lesquels mon mari, malgré sa haute raison, ne cessait de déployer une galanterie qui tempérait la gravité de son caractère. Bref, tout semblait nous présager un heureux avenir. Une chose pourtant amoindrissait notre félicité : Dieu refusait à notre hymen un gage de sa bénédiction. — Il y avait pourtant quinze mois et plus que nous étions mariés; mon mari, qui ambitionnait vivement le titre sacré de père, s'en affectait profondément; moi-même je fus prise d'une si douloureuse affliction que ma santé s'en altéra; je fus attaquée d'une maladie de langueur, et nous dûmes songer à aller habiter une campagne que nous possédions à quelques lieues de Rennes. — Or, M. de Langlade à cause des obligations de sa charge était

parfois contraint de demeurer plusieurs jours consécutifs loin de moi.

Souvent en me voyant rêveuse, languissante, il me demandait la cause de ma tristesse, et moi, qui ne voulais pas aggraver ses peines, je lui cachais les miennes... Funeste discrétion! fatale délicatesse!...

Dès ce moment, il s'opéra en M. de Langlade une sorte de revirement qui chaque jour devint plus frappant. Certes, il me témoignait toujours les mêmes égards, mais sa tendresse était devenue glaciale. Instinctivement, je sentis que M. de Langlade, qui d'abord avait conçu des soupçons sur la sincérité de mon attachement pour lui, finissait par croire que je regrettais celui auquel jadis appartenait mon cœur, et que pourtant il avait su me faire oublier.

Vers cette époque, survint un incident auquel je ne puis m'empêcher d'attribuer mes infortunes.

J'avais une femme de chambre qui m'était

excessivement dévouée et dont je recevais déjà les services avant la mort de ma mère. — Un jour, sous un prétexte frivole et sans que je pusse alors assigner une cause à sa détermination, elle m'annonça qu'elle allait me quitter. Vainement tentai-je de la retenir près de moi ; elle me résista et partit. — Voici comment aujourd'hui je m'explique ce fait : — Mon mari, sachant que cette fille possédait toute ma confiance, avait probablement voulu lui faire avouer la cause de mon chagrin secret, qu'il attribuait, lui, à ma séparation d'avec Jules Belmont : celle-ci ne dut et ne put arguer que d'une complète ignorance sur cela ; or, son maître lui aura témoigné son mécontentement, peut-être même l'aura-t-il accusée de favoriser mes coupables amours ; de façon que la pauvre fille, malgré son amitié pour moi, préféra s'éloigner à rester en butte à de pareilles imputations. — Son départ me peina fort et m'intrigua beaucoup pour le moment ; puis, je cessai de m'en occuper.

A cette femme de chambre en succéda une autre. Celle-ci me fut présentée par mon mari; il me dit, à cette occasion, qu'il me verrait avec plaisir accepter les offices de cette fille, laquelle était un excellent sujet. — Je consentis volontiers à l'admettre, quoique son air et ses manières ne me fussent pas sympathiques. Que n'ai-je, obéissant au sentiment de répulsion qu'elle m'inspira dès la première vue, refusé de me laisser approcher par elle!

D'après les données qui précèdent, comme tu pourrais être portée, ma chère enfant, à juger ton malheureux père plus coupable qu'il ne le fut en réalité, je dois te dévoiler une trame dont je ne parvins malheureusement que trop tard à découvrir les fils.

Il ne restait plus à M. de Langlade de proches parents, mais en revanche, il possédait une nuée de cousins et de neveux à la mode de Bretagne, qui s'étaient complaisamment habitués à regarder son immense fortune comme devant leur revenir. — Le mariage qu'il con-

tracta dut donc leur causer un violent dépit.

Durant la première année de notre union, cette cohorte n'avait fait que de rares apparitions à notre demeure; plus tard, c'est-à-dire lorsqu'elle pût croire que ses espérances pouvaient encore se réaliser puisque nous n'avions pas d'enfants, elle recommença à faire une cour assidue à M. de Langlade.

Enfin, quoique rien ne puisse m'autoriser à affirmer que ma nouvelle femme de chambre fût un agent des héritiers de mon mari, les tentatives par trop dessinées de cette fille pour capter mes bonnes grâces, son empressement affecté à prévenir des désirs que je n'avais pas même formés et à se trouver constamment sur mes pas comme pour épier ma conduite, frappèrent mon esprit d'une conviction morale qui, pour moi, équivalut à l'évidence.

Un soir d'été, M. de Langlade, parti la veille de bon matin pour Rennes, n'était pas encore revenu à la campagne que nous habitions; je me mis, pour charmer ma solitude, à faire une

lecture, qui se prolongea jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. — Lorsque je fermai mon livre, je me rendis à ma chambre à coucher.

La chaleur était étouffante, ce qui fit qu'avant de me mettre au lit, je laissai entr'ouverts les volets de la fenêtre. Tout à coup retentit au dehors un cri aigu ressemblant à celui d'un oiseau nocturne! — Était-ce un signal? un avertissement? ou un présage? Telle était la question que je m'adressais à moi-même, lorsqu'un bruit sec, strident et prolongé, retentit non loin de moi et vint mettre le comble à l'indicible effroi dont j'étais déjà frappée. Je porte mes regards du côté de la fenêtre; aussitôt un homme dont, dans mon trouble, je ne puis distinguer les traits, paraît debout sur le rebord du balcon, s'élance dans l'appartement, et se précipite à mes genoux qu'il étreint, en s'écriant d'une voix palpitante :

— Élise! Élise! il m'est enfin permis de te revoir!...

Malgré mon saisissement, mon inexprimable surprise, je reconnus une voix qui jadis avait été bien douce à mon oreille... c'était celle de Jules Belmont!...

Sans pouvoir, tant j'étais glacée d'effroi, articuler une parole, je réunis tous mes efforts pour m'arracher à ses embrassements et j'y parvins, car le danger décuplait ma force : Jules, étonné, recula de quelques pas et, d'un ton où perçait une sanglante ironie :

— C'est bien, madame!... me dit-il, votre conduite d'autrefois aurait dû me tenir en garde contre celle d'aujourd'hui! Jadis vous me jurâtes de me rester fidèle; vous n'avez pas tenu vos serments. Maintenant, qu'obéissant à votre appel, j'ai traversé les mers pour venir recevoir le prix d'une constance de sept années, maintenant que, d'après vos volontés, j'accours à vos pieds, ivre d'amour, vous me repoussez!... C'est bien, vous dis-je, je devais m'y attendre.

Après avoir entendu ces paroles, mon indignation se changea en une stupéfaction extrême :

— Monsieur Jules, repris-je, en m'efforçant de contenir un tremblement qui devait trahir mon émotion : pour que vous ayez pu, vous dont j'admirais autrefois la pureté des sentiments, vous porter à une action aussi lâche que de vouloir perdre une femme qui vous aima, il faut, ou que votre raison se soit altérée, ou que nous soyons tous deux les victimes d'une machination...

— De mieux en mieux, madame, répliqua-t-il en poursuivant son cruel persiflage : niais que je suis!... votre première trahison eût dû me fournir la mesure, non-seulement de votre perfidie, mais encore de votre indigne coquetterie!...

— Monsieur Jules, au nom du ciel! pourquoi insulter ainsi de gaieté de cœur une femme qui n'a rien à se reprocher ni envers vous ni envers elle-même?... Tenez... ne voyez-vous pas ma poignante anxiété? m'écriai-je hors de moi. Par pitié, expliquez-vous mieux...

— Bah! à quoi bon! dit-il en haussant les

épaules : vous êtes sans doute moins hardie en pratique qu'en imagination et la plume à la main; vous hésitez à vous parjurer de nouveau, vous qui cependant m'aviez convié à devenir votre complice...

— Mais c'est une abominable calomnie que vous proférez là, monsieur! le savez-vous?... Vous parlez de lettres... de lettres de moi! Mais je ne vous en écrivis jamais... Oui, je vous le jure : depuis votre départ, je n'avais pas eu le moindre renseignement sur votre sort, j'étais persuadée qu'au milieu de vos excursions vous aviez dû trouver un trépas ignoré...

— Que me dites-vous donc?... Vos lettres sont la preuve du contraire...

— Mes lettres!... où sont-elles?... que je les voie!... une, au moins!... une seule!...

— Vous m'ordonniez de les détruire aussitôt leur réception...

— Mon Dieu! mon Dieu! quelle trahison! quel horrible mystère!

Et, pour cacher mes pleurs, je couvris mon

visage de mes deux mains, puis je tombai sur un fauteuil presque privée de connaissance.

Les accents de ma douleur durent être empreints du sceau de la vérité, car, changeant aussitôt de contenance, Jules Belmont me posa la question suivante :

— Comment... ce n'est pas vous qui, ce jour même, m'avez assigné un rendez-vous ici, chez vous, à minuit, en me donnant pour signal un cri poussé non loin du mur d'enceinte de votre habitation ?

A cette interrogation ma voix s'éteignit dans ma gorge et je me bornai à exprimer par mes gestes une énergique dénégation.

— Oh ! tant mieux ! tant mieux, Élise ! s'écria Jules aussitôt et avec une joie extrême. Tant mieux ! car mon amour pour toi fut et est encore si grand que je préfère te savoir appartenir pure à un autre que de te presser impure dans mes bras. — Mais quel peut donc être l'auteur de l'indigne comédie qu'on me fait jouer?...

Alors, dans un récit pathétique, quoique suc-

cinct, il m'exposa que ses efforts pour reconquérir sa fortune avaient réussi au delà de toutes ses espérances; — que, d'abord, il avait failli succomber à la tâche en voyant que les fréquentes lettres qu'il écrivait à mon père et à moi restaient toutes sans réponse; — qu'un jour, plus de quatre ans après son départ, il avait enfin reçu une épître portant ma signature, et dans laquelle je lui disais qu'entraînée par le désir de jeter quelque consolation sur les derniers instants de mon père, j'avais consenti à unir ma destinée à celle d'un homme beaucoup plus âgé que moi, mais que je lui avais néanmoins conservé mon cœur, à lui, Jules, et que j'étais prête, si jamais il regagnait la France, à lui sacrifier mon rang, ma fortune et ma considération, et à m'enfuir avec lui.

— Que devins-je alors, ajouta-t-il, lorsque les aveux contenus dans votre lettre me firent connaître le changement immense qui s'était opéré en vous! « Cette pudique réserve, cette chasteté séduisante, ces dignes et nobles senti-

ments qui la paraient jadis, me disais-je, se sont-ils donc à jamais évanouis?... »

Pourtant, comme mon amour était plus fort que ma raison et que je vous désirais quelle que vous fussiez, je vous annonçai mon prochain retour.

Ensuite, me conformant à vos prescriptions, je brûlai votre lettre et vous adressai ma réponse sous les initiales L. G., bureau restant, à Rennes.

Nous continuâmes à correspondre de la sorte jusqu'à ce qu'ayant liquidé mes affaires, je m'embarquai sur un navire faisant voile pour la France . . . .

. . . .

Aussitôt arrivé je vous écris de Nantes pour vous apprendre mon retour et vous demander d'autres instructions. — Vous m'engagez à revenir à Rennes, à me loger dans un lieu retiré, et à garder le plus sévère incognito jusqu'à ce que vous ayez trouvé l'occasion favorable de vous soustraire à l'homme auquel vous avait enchaînée une déplorable générosité.

Ce matin même, un billet de quelques lignes m'ordonne de voler à votre délivrance... — A minuit, je suis au rendez-vous; j'attends les signaux convenus; puis, du lieu où je me tenais caché, je vous aperçois semblant épier l'instant propice à votre enlèvement; vous rentrez et fermez à demi votre croisée; un cri frappe mon oreille; alors j'escalade la muraille, et ensuite votre balcon; et... vous savez le reste... mes rêves, mes désirs, mon espoir, ma croyance, tout cela devient déception, chimère et mensonge, tout cela n'est qu'un complot infâme!... Oh! Dieu en soit béni; car, je vous le répète, chère âme! mon amour vous préfère vertueuse pour un autre, à coupable pour moi. — Demain, je vous le jure, Élise, je me rends à Nantes; et je mets de nouveau, cette fois pour toujours, la mer entre nous deux!

— Merci de votre dévouement et de ce nouveau sacrifice. Si je l'accepte, c'est qu'il est nécessaire, mon ami. Monsieur de Langlade me chérit de toute la puissance de son âme et j'ai

pour lui un attachement sincère. Aussi suis-je convaincue que s'il s'élevait un jour des nuages sur notre félicité réciproque, nous ne devrions en accuser que les manœuvres infâmes de ces gens qui, je le vois, se sont donné la tâche de travailler dans l'ombre à mon malheur futur. D'après ce que vous venez de me conter, Jules, je puis vous pardonner l'action inqualifiable que vous avez commise en violant mon domicile; ce n'est pas vous qui êtes coupable… Mais, si votre démarche était connue, hélas! mon honneur, le repos de mon mari seraient détruits, perdus à tout jamais. Oh! partez, partez vite… et si cela peut vous adoucir l'amertume de notre séparation éternelle, eh bien, Jules, je vous jure que votre souvenir me sera toujours cher.

— Merci, Élise, merci!…

Ce furent ses dernières paroles; il fit sur lui un effort indicible, il se dirigea vers la croisée, l'ouvrit, et, me montrant le ciel, il sembla m'y assigner rendez-vous en des temps meilleurs…

Puis je le vis disparaître.

Ne pouvant résister aux alarmes que m'inspirent les périls de sa fuite, je m'approche de la fenêtre, et je parviens à le distinguer dans l'ombre : il a touché le sol; il arrive au mur d'enceinte... et se met en devoir de l'escalader. J'étais haletante! mon cœur ne battait plus!... — Ah! le voici cependant arrivé au sommet du mur... « O mon Dieu! m'écriai-je, vous nous sauvez, merci! » — J'avais parlé trop tôt, car un éclair brille dans l'obscurité... une détonation se fait entendre! Jules Belmont chancelle, il est frappé... et moi je tombe inanimée sur le parquet de mon appartement! . . . . .

. . . .

Combien dura mon évanouissement? Je l'ignore; lorsque je repris mes sens, je m'imaginai d'abord que je sortais d'un rêve horrible. Je me relevai et marchai vers la fenêtre...

Le crépuscule du matin dissipait les ténèbres de la nuit. La nature était calme, belle!... mais mon cœur restait bouleversé des plus terribles craintes!!...

A l'heure habituelle de mon lever, ma femme de chambre entra. — Une joie hypocrite perçait dans ses regards obliques qu'elle promenait dans l'appartement comme si elle eût cherché je ne sais quoi ; puis elle me demanda si, au milieu de la nuit, je n'avais pas été effrayée d'un coup de fusil tiré par le jardinier sur un voleur qui s'était introduit dans le château et dont on avait retrouvé les traces près du mur d'enceinte... — Sans doute qu'en m'adressant cette question, elle comptait que je trahirais d'une manière quelconque l'agitation fiévreuse dont j'étais dévorée ; je trompai son attente, car j'eus la force de lui répondre que je n'avais rien entendu et que je n'avais jamais si bien dormi.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

MUSÉUM LITTÉRAIRE.

Conditions de souscription pour 1855.

A partir du 1er Janvier 1855, les conditions d'abonnement au Muséum Littéraire sont ainsi établies :

L'abonnement d'une série, composée de dix volumes de nouveautés à paraître ou ayant déjà paru, est de CINQ francs pour les dix volumes.

Les Abonnés qui désirent ne recevoir que des ouvrages terminés et complets doivent le spécifier et indiquer à l'avance, d'après notre catalogue, les ouvrages qui doivent remplacer les nouveautés en cours de publication.

La 105e Série et suivantes se composeront de :

A. Maurage.	ROYALES AMOURS :
»	Madame de Châteaubriant, 3 vol. (en vente).
»	La duchesse d'Étampes, 3 vol.
»	Diane de Poitiers, 4 vol.
Maquet.	La Belle Gabrielle, 5e vol, fin de la 1re partie.
»	» » 2e partie.
H. de Kock.	Les Confessions d'une jolie femme, 2 vol.
Dumas.	Souvenirs de 1836.
»	Mémoires d'Alex. Dumas, 27, 28, 29 et 30 vol.
J. Lebègue Anquetil.	M. Benoit, fin.
Léon Gozlan.	Aventures du prince de Galles, fin.
Eugène Sue.	Mystères du peuple, fin.
Ainsworth.	La Chambre étoilée, 3 vol.
Mme Mazet.	La Fille d'honneur, 2 vol.
de Montépin.	Les Amours de Vénus, 4 vol.
»	Le Château des Fantômes.
»	Brelan de Dames.
»	Le Vicomte Raphaël.
»	Les Oiseaux de nuit.
»	Sœur Suzanne.
P. de Terrail.	La Contessina. 3 vol.
